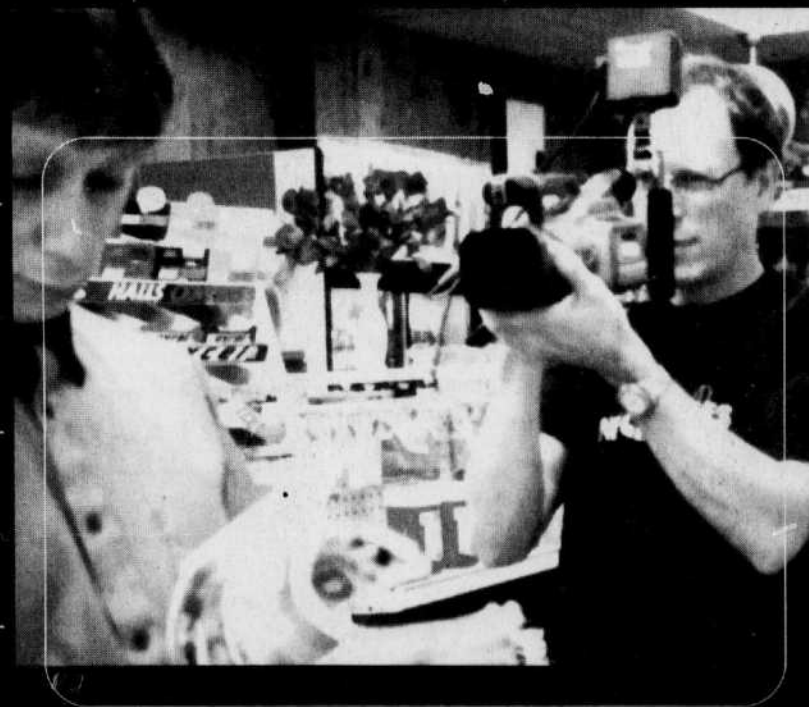


LE DEVOIR

LES ARTS

Drôle de

chômage



Premier long métrage d'un cinéaste, Philippe Falardeau, déjà connu du public grâce à son passé de globe-trotter (à la *Course Destination Monde*), à sa collaboration avec Jacques Godbout (pour *Le Sort de l'Amérique*) et à un moyen métrage remarqué (*Pâté chinois*), *La Moitié gauche du frigo* annonce aujourd'hui la naissance d'un artisan brillant et engagé, d'un sociologue de l'intime, dont la démarche rappelle le cinéma de Nanni Moretti et Michael Moore.

MARTIN BILODEAU

Tout est affaire de glissement dans *La Moitié gauche du frigo*. Du documentaire vers la fiction, du macrocosme vers la micro-enquête, de la réflexion (sur le chômage) vers le questionnement (sur le travail et l'individu), ce premier long métrage de Philippe Falardeau, qui prenait l'affiche hier à Ex-Centris, met en scène deux colocataires montréalais au carrefour de la trentaine, Christophe (Paul Ahmarani), ingénieur mécanique sans emploi, et Stéphane (Stéphane Demers), comédien et cinéaste. Avec l'accord du premier, celui-ci entreprend de le suivre et de le filmer dans ses démarches d'emploi, sans savoir que cette aventure de cinéma-vérité l'aspirera, et nous avec lui, dans les dédales d'une crise existentielle dont le travail n'est qu'un repère illusoire.

«Il y a trois ans, j'aurais évoqué la nécessité de faire un film engagé, sur un propos social donné, qui est le chômage. J'étais en mission. Puis, au fur et à mesure que le projet avançait, je me suis aperçu qu'en faisant du cinéma, on raconte des histoires à travers des personnages, et que c'est dans leur vérité qu'il fallait que je cherche», m'expliquait le cinéaste lors de notre rencontre, dans le cadre du Festival du nouveau cinéma et des nouveaux médias, où *La Moitié gauche du frigo*, tout juste récompensé à Toronto, a été fort bien accueilli.

À travers une démarche esthétique qui, en surface, tient du journal et du documentaire, Falardeau conjugue au singulier, et sur le mode de la fiction ainsi déguisée, des préoccupations auxquelles les rues de Seattle et de Montréal ont récemment donné un visage, évoquées ici par la collision des idéaux des deux hommes. «Ma critique sociale sur la nouvelle économie mondiale ne devait pas être le personnage principal de mon film, c'aurait été une grossière erreur et c'aurait donné un film vindicatif. J'ai plutôt essayé de mettre à l'avant-plan la relation entre les deux gars, ceux-ci représentant deux



JACQUES NADEAU LE DEVOIR

VOIR PAGE C 4: CHÔMAGE



CHRONIQUE
France de rêves
Page C 2

CINÉMA
Emmanuelle Béart
Page C 4

MÉDIAS
Concentré...
Page C 9

FORMES
Ruine moderne
Page C 12

Danse
Page C 8
Disques
Page C 10

3^{es} RENCONTRES INTERNATIONALES DU DOCUMENTAIRE DE MONTRÉAL



PRIX D'ENTRÉE
Une séance 5\$
Atelier 10\$ 5\$
Forum 10\$
Carte passe partout 50\$

Cette troisième édition des Rencontres vous propose 49 documentaires en provenance d'une vingtaine de pays. Cette année, deux cinématographies sont à l'honneur : le Brésil et l'Inde. Plusieurs cinéastes seront présents pour échanger avec le public à la suite des projections.

BILLETTERIE
Cinémathèque québécoise
335, de Maisonneuve Est
514 842-9288
Cinéma ONF
1564, Saint-Denis
Montréal
514 396-6887

Cinémathèque québécoise
335, de Maisonneuve Est

Cinéma ONF
1564, Saint-Denis

info : 514-499-1992

www.ridm.qc.ca



La France de tous les rêves

Comme tous les empires (même ceux dont la morgue s'appuie sur une grandeur passée), la France a le dos large, assez en tous cas pour servir parfois un rire jovial à l'étranger qui se pique d'égratigner ses mœurs. De fait, seuls les peuples vaguement complexés possèdent cet épiderme sensible qui les rend allergiques au moindre gratouillement intempestif. Les gros prennent souvent la critique avec un sourire bonhomme, quitte à en redemander pour le sport. C'est à désespérer de les atteindre vraiment...

Au Québec, on se sent bien petits, et quand un Français épingle nos travers de société, il se fait répondre par la bouche de nos canons: «Non mais! Pour qui se prend-t-il, celui-là? Sus à l'impérialiste culturel!» Risquez-vous, ô Français, à questionner la qualité de la langue parlée chez nous, juste pour voir. Vous apprendrez une fois pour toutes, sous les huées, qu'en ces délicates matières, le silence possède de démentiels vertus...

L'inverse n'étant point vrai, voici que Denise Bombardier s'est fendue d'un essai publié chez Albin Michel intitulé *Lettre ouverte aux Français qui se croient le nombril du monde*, épître d'une amoureuse dépitée qui ne reconnaît plus le fiancé de sa jeunesse romantique en ce barbon ronflant dans le lit de la Seine.

«Comment peut-on être Français?» demandaient déjà, au XVIII^e siècle, les Persans de Montesquieu. La question n'a pas d'époque.

Le livre est un pamphlet avec les limites d'un genre essentiellement guerrier. Denise Bombardier bombarde donc sa cible, pleure sur les trahisons d'une France défigurée par sa langue relâchée, son



Odile Tremblay

américanisation galopante, sa télé débile. Elle amuse parfois, fait mouche à l'occasion, surfe sur cinquante sujets, ratisse les clichés. Qu'à cela ne tienne: l'ouvrage paraît tissé sur mesure pour atterrir à *Bouillon de culture*, où de fait, un Pivot ayant mordu à l'appétissant appât, accueille pour une énième fois la rescapée d'une enfance à l'eau bénite à son bord, histoire de faire tanguer le navire national. À suivre sur nos écrans dominicaux du 26 novembre.

Elle a l'habitude de Pivot comme de la controverse, Denise Bombardier. Sa prise de bec sur le plateau d'*Apostrophes* avec Gabriel Matzneff, écrivain affichant sa pédophilie, lui avait valu jadis la ronde des jurons français en un sol où la bagatelle est demeurée longtemps chose sacrée. Remarquez, elle enfourchait avec raison la noble cause des droits de l'enfant. «Depuis l'affaire Dutroux, aucun des défenseurs de Matzneff n'oserait récidiver», écrit la pamphlétaire. Très juste.

Cette fois pourtant, la charge est si diluée qu'elle perd son acuité. *Lettre ouverte aux Français qui se croient le nombril du monde* vagabonde aux quatre vents de la nostalgie.

La société française, Denise Bombardier l'a fréquentée intimement et longtemps. Et pourtant... sa missive ouverte révèle à quel point elle persiste à idéaliser ce pays avec une candeur qui laisse un peu baba. Mais de la part d'une femme avouant avoir baisé tel un pape le sol hexagonal la première fois qu'elle l'a foulé, faut-il vraiment s'en étonner?

La France qu'elle aime est une vieille dame courtoise, policée, chez qui fleurit le beau langage, les réparties spirituelles, l'élégance morale, les robes bien coupées et la drague fine, une France plutôt blanche qui ne s'abaisse pas à rapper à l'unisson du groupe Nique ta mère (que Denise Bombardier a décidément pris en grippe), mais qui fredonne «Que reste-t-il de nos amours?» avec Trenet. Danserait-elle aussi le menuet?

Drôle de prose, truffée de contradictions: son auteur réclame moins de machisme mais appelle au retour d'une galanterie basée sur des codes où la femme s'abaisse pour être courtisée. Et de s'avouer pas très certaine qu'il faille censurer les hommes criant « salope!» à l'énoncé du mot «femme». «Doit-on les réprimer? Est-ce la liberté de parole contre le politiquement correct?» demande-t-elle ingénument, comme si pareille violence verbale pouvait même s'avérer tolérable.

C'est comme cette histoire de langue... Tant de Québécois revenant de Paris jouent les vierges offensées devant l'horrible français qu'on y cause, ma chère, truffé de mots anglais (et le shopping! Et les w.c!), tout en ne pipant mot du relâchement linguistique en majesté chez nous. J'éprouve à les entendre un certain malaise... À cause de cette poutre qu'on refuse de voir dans notre oeil. Or Denise Bombardier scanne ce couplet haut et fort.

Qu'il existe un indéniable snobisme français à

émailler les discours de mots anglais, la chose est entendue. Cela dit, les Québécois peuvent-ils poser aux parangons de vertu en matière linguistique, quand côté vocabulaire exsangue, anglicismes et compagnie, on verse, comme qui dirait, à la caisse. «Contrairement à Astérix, les Québécois, dont je suis, ne combattront pas indéfiniment à mains nues pour garder leur langue et leur culture si vous déposez les armes», semonce Denise Bombardier, drapée dans la blanche toge de notre pureté nationale. On se bat ici, il est vrai, pour défendre le statut de la langue, a-t-on envie de lui rétorquer, mais côté qualité, «ça fait ben dur». Faut-il vraiment envoyer ces vérités fâcheuses sous le tapis à l'heure d'incarner chez d'autres les moralistes?

La France se voit reprocher ici force crimes commis des deux côtés de l'Atlantique. Au chapitre télé, par exemple: «On y présente du sexe triste, du misérabilisme, des catastrophes, des faits divers sensationnels, du comique indigeste, bref la distraction a pris le pas sur la culture, cette dernière étant refoulée sur les chaînes généralistes en périphérie d'antenne.» À croire qu'elle y décrit notre petit écran. On ose un doute. Difficile d'idéaliser le Québec quand on est né dans le banc de neige, alors que le mythe d'une noble Marianne peut briller à jamais au firmament des plus hauts fantasmes. «La France a pu commettre des erreurs dans le passé, mais elle reste dans l'imaginaire du monde entier un lieu magique, complexe et brillant», écrit-elle encore éblouie par l'éclat aveuglant d'un pays rêvé qui s'entête hélas à s'encanailier avec la médiocrité du réel.

otremblay@ledevoir.com

CARBONE 14 TEATRO SUNIL

VISITATIO

de Daniele Finzi Pasca

«L'on sait que l'extraordinaire acteur suisse aime raconter des histoires graves avec délicatesse, humour et poésie... ce qui risque de faire de cette aventure l'une des plus attachantes de l'automne.»

H. Guay, Le DEVOIR

«On attend avec impatience une pièce qui fait littéralement le pont entre continents et dramaturgies... Une coproduction entre la montréalaise Carbone 14 et le Teatro Sunil de Suisse qui nous a notamment donné l'infiniment touchant *Icaro*.»

M.-C. Blais, La PRESSE



à l'affiche maintenant

Gaz Métropolitain

USINE 521.4493 Admission 790.1245

LES ARTS du Maurier

Le Théâtre de la Nouvelle Lune et Momentum

présentent

PENSION VAUDOY



Texte Louise Bombardier
Mise en scène Diane Dubeau
Décors Catherine Granche
Costumes Jean Bard
Musique Hélène Bombardier
Éclairages Sylvie Morissette
Avec Violette Chauveau,
Marie-Josée Forget,
Maxim Gaudette,
Dominique Leduc
Jacques L'Heureux.

et en vedette américaine
QUATRE PERFORMANCES CAUCHEMARDESQUES
présentées en alternance par
Marie Brassard les 21 et 22 nov.,
2, 8 et 14 déc.
Éric Forget les 23, 28 et 29 nov.,
8, 9 et 15 déc.
Manon Labrecque les 24, et
30 nov., 5, 6, 8, et 16 déc.
Nathalie Derome le 25 nov. et
1^{er}, 7, 8, 12 et 13 déc.

DU 21 NOVEMBRE AU 16 DÉCEMBRE 2000
du mardi au samedi à 20h30
sauf le vendredi à minuit

Vendredi 8 décembre à 21h,
spécial 4 performances +
Pension Vaudou. Forfait de 20\$

ESPACE LIBRE espace libre
1945 rue Fullum
(Métro Frontenac)
Réservations: 521-4191
Prix des billets: 18\$
(15\$ en prévente jusqu'au 20 novembre
pour les représentations du 22 au 28)

L'HISTOIRE TORDUE D'UN VIEUX MONSIEUR

QUI VOULAIT ÉPOUSER UNE TOUTE JEUNE FILLE

«Un Molière sobre et efficace.
Marcel Sabourin campe un
Arnolphe admirable.»
Sophie Pouliot, Le Devoir

«(Marcel Sabourin...) Drôle,
pathétique, retors et naïf. Du
bonbon!»
Dominique Lachance, Le Journal de Montréal

L'ÉCOLE DES FEMMES

Mise en scène
ALAIN KNAPP

de MOLIÈRE

AVEC : MARCEL SABOURIN
ÉVELYNE ROMPRÉ
SÉBASTIEN DELORME
ROBERT LALONDE
JACQUES ALLARD
DIANE OUMET
ROLAND LAROUCHE
ET JEAN RICARD

DU 10 NOVEMBRE AU 2 DÉCEMBRE
les vendredis à 20 h et samedis à 16 h
(Matinées et soirées scolaires en semaine, 10h30, 13h30 et 19h)

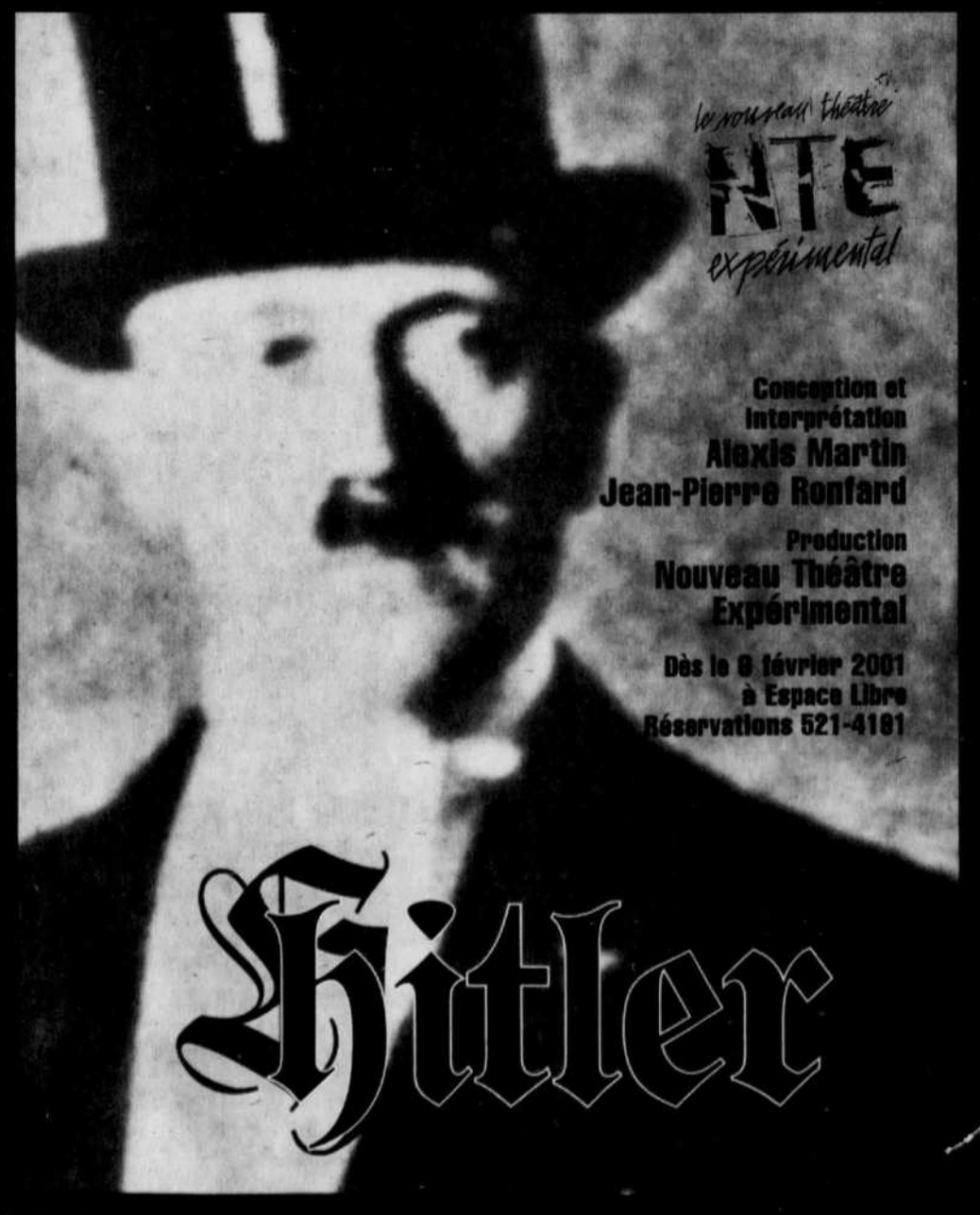
Assistance à la mise en scène et régie CLAIRE L'HEUREUX

Scénographie ANICK L. DESJARDINS
Costumes LINDA BRUNELLE
Éclairages ANICK ROUX
Musique CATHERINE GADOUAS
Accessoires PATRICIA RUEL
Maquillages et coiffures FLORENCE CORNET

THÉÂTRE
DENISE-PELLETIER
4353, rue Sainte-Catherine Est
28 Papineau ou Viau, autobus 34
28 Pie IX, autobus 139

Billetterie
514 253-8974

ADMISSION



Hitler

Conception et
interprétation
Alexis Martin
Jean-Pierre Ronfard

Production
Nouveau Théâtre
Expérimental

Dès le 8 février 2001
à Espace Libre
Réservations 521-4181

le nouveau théâtre
NTE
expérimental

ARTS

THÉÂTRE

L'affaire est dans le sax

LA RÉSURRECTION DE LADY LESTER

D'OyamO. Traduction: Michel Garneau. Mise en scène: Julie Vincent. Décor et accessoires: Jean Bard. Costumes: Catherine Gauthier. Éclairages: Éric Champoux. Avec, notamment, Didier Lucien, Mireille Naggar, Widemir Nordil, Geneviève Rochette ainsi que les musiciens Sayd Abdoul Al-Khabbyr, Jorge Ross, Jeffrey Simons et Adam Over. Une présentation du Théâtre de la LNI, au Monument-National jusqu'au 2 décembre.

HERVÉ GUAY

À Montréal, théâtre et jazz n'ont pas souvent l'occasion de partager le même plateau. Du moins, sur un pied d'égalité. Et c'est d'abord à une telle fusion que nous convie *La Résurrection de Lady Lester* d'OyamO, un auteur afro-américain qui y porte à la scène la vie du saxophoniste Lester Young (1909-1959), compositeur et instrumentiste inventif, avant tout associé au jazz cool. Dans une comédie dramatique qui apparaît comme un long flashback, le jazzman, parvenu au terme de multiples errances, revisite son passé se recomposer devant lui, pareil à une vaste et improbable improvisation.

Pour tout dire, OyamO (nom de plume de Charles F. Gordon) cresse avec sa pièce le projet fou d'un théâtre mêlant harmonieusement musique, chant et drame. Dessin sans doute favorisé lorsqu'une troupe dispose d'un interprète polyvalent, capable, dans un même souffle, de briller au sax et de brûler les planches, dans le rôle exigeant de Lester Young. À défaut de la perle rare, *La Résurrection...* risque d'hésiter entre plusieurs formes artistiques sans que l'union soit concluante.

C'est en tout cas ce qui survient dans la mise en scène de Julie Vincent, qui pratique l'alter-

nance chant-musique-théâtre. Sauter alors aux yeux que les qualités musicales de la distribution qu'elle a réunie, sans être totalement déficientes, ne peuvent simplement pas se comparer à celles du quatuor de jazz de premier plan auquel Vincent a fait appel. De plus, tandis que nous tombons sous le charme de ce qu'ils jouent, une certaine raideur caractérise les déplacements des musiciens qui ont évolué sur scène. Ce qui, bien entendu, enlève de la fluidité à l'ensemble, également un peu à l'étroit dans un dispositif scénique de Jean Bard indiquant divers lieux à l'aide de photos géantes.

Autre insuffisance, Didier Lucien, acteur doté d'une naïveté clownesque, est dépourvu de la fibre tragique indispensable pour incarner la part désabusée de Young. Un trait qui transparaît assez dans l'admiration du musicien pour Billie Holiday, à qui il a attribué le beau surnom de Lady Day. D'ailleurs, le jazzman accablait le mot «lady» à tout musicien qu'il jugeait quelque peu doué. Pour revenir à la teneur dramatique, des comédiens tels que Mireille Naggar et Widemir Normil parviennent mieux à véhiculer cet aspect du texte, qui souffre passablement de la traduction presque folklorique de Michel Garneau, assortie d'expressions du terroir comme «*Ecasse avec la mangeaille!*».

En dépit de ses imperfections, *La Résurrection de Lady Lester* propose néanmoins une rencontre inusitée. Musicalement, la soirée s'avère même particulièrement relevée, grâce notamment au savoir-faire de Sayd Abdoul Al-Khabbyr (Lester saxophoniste). Ce dernier nous laisse entrevoir, par la richesse des sons qu'il tire de son instrument, ce qu'ont dû ressentir ceux qui ont eu le privilège d'entendre Lester Young. Tout compte fait, il n'est pas désagréable non plus d'en apprendre davantage sur un artiste dont le parcours apparaît à plusieurs égards comme emblématique d'un versant négligé de la culture américaine.

Le 9 novembre dernier, la Fondation Félix-Leclerc recevait des ministres Agnès Maltais et Paul Bégin de substantielles subventions qui rendent enfin possible la réalisation de l'Espace Félix-Leclerc, un projet d'envergure auquel les membres de la Fondation travaillent d'arrache-pied depuis cinq ans.

SOLANGE LÉVESQUE

L'Espace Félix-Leclerc sera édifié dans l'île d'Orléans, où Félix a vécu 20 ans, sur une terre sise chemin Royal, à l'entrée de la paroisse de Saint-Pierre. Ses concepteurs le voient comme un lieu prenant l'histoire en compte, ouvert au présent et à l'avenir, un lieu actif et vivant, bien ancré dans son milieu.

Mais au fait, pourquoi un «Espace» Félix-Leclerc? D'abord, la Fondation désire perpétuer la mémoire du pionnier qu'a été Félix Leclerc dans plusieurs domaines et faire connaître son œuvre à travers toutes les disciplines qu'il a explorées. Mais elle souhaite également soutenir la création et maintenir l'élan de fierté et de vitalité qu'il a imprimé à tous ceux qui ont été touchés par ses œuvres, à tous ceux qui ont découvert la littérature ou la chanson grâce à lui. La mémoire est une faculté qui oublie — surtout au Québec, où le «Je me souviens» inscrit sur les plaques minéralogiques devient presque ironique, quand on considère la propension des Québécois à oublier leur histoire ainsi que le travail accompli par ceux qui ont ouvert la voie à la poussée créatrice que la province connaît depuis une trentaine d'années. On a choisi d'appeler «Espace» plutôt que «Centre», «Maison» ou «Musée» le bâtiment polyvalent dont la construction s'amorcera au printemps prochain; «Espace» évoque une vision large et ouverte, qui correspond davantage à la vocation que les instigateurs tiennent à donner à ce lieu.

La Fondation a déjà reçu un don d'importance: l'exposition *Félix Leclerc ou l'aventure*, conçue par Valérie Laforge, présentée au Musée de l'Amérique française en 1994-95. Cette exposition sera visible en permanence à l'Espace. Elle inscrit le parcours de Félix Leclerc dans le contexte de la mutation socioculturelle et politique du Québec pendant la seconde moitié du XX^e siècle. D'autres expositions itinérantes consacrées à des artistes québécois qui ont fait œuvre de défricheurs dans leur domaine feront escale à l'Espace Félix-Leclerc. Les concepteurs désirent que l'Espace devienne aussi un lieu d'éducation et d'animation pour les jeunes de la région. Le secteur de l'enseignement se montre déjà un partenaire intéressé et Nathalie Leclerc travaille à l'élaboration d'ateliers qui pourront accueillir des classes d'enfants accompagnés de leurs professeurs. Les écoliers seront initiés à la littérature et à la chanson d'expression française; ils pourront aussi acquérir diverses connaissances à travers des ateliers de création et des jeux pédagogiques.

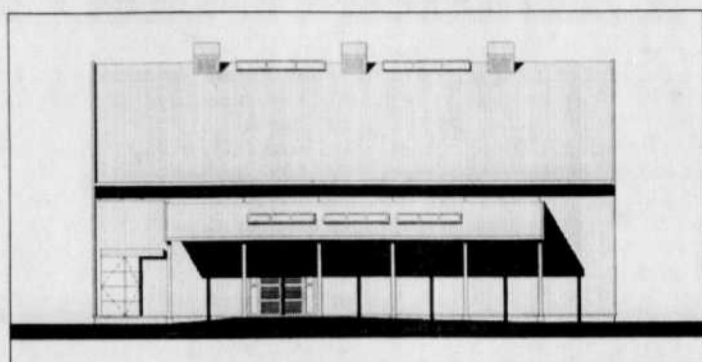
Coup de pouce à la création

La présence d'un café-boîte à chanson de 60 places permettra aux jeunes chansonniers et interprètes de faire l'expérience de la scène dans un contexte intime et chaleureux. On compte, de cette manière, encourager la relève en chanson. La littérature et la dramaturgie ne seront pas en reste puisque des lectures de textes, des soirées de contes et des récitals de poésie pourront pareillement être donnés.

Dans une perspective plus vaste, la place et le rôle de l'île d'Orléans dans l'histoire du Québec ainsi que l'écologie du milieu seront mis en valeur. Car grâce à des politiques de protection des terres agricoles, l'île, dont les acti-

vités demeurent majoritairement liées à l'agriculture, a miraculeusement échappé à la villégiature sauvage. De surcroît, elle possède un patrimoine bâti parmi les plus riches du Québec. Sa situation est exceptionnelle; à quelques minutes de la capitale nationale, elle offre une oasis faunique et botanique d'une grande richesse. Limicoles et sauvagines s'arrêtent le long de ses côtes; oiseaux nicheurs et migrateurs se partagent son territoire constitué principalement de champs, de fermes, de vergers, de grèves et de boisés.

Située perpendiculairement au fleuve, la terre acquise par la Fondation mesure 50 acres. Les concepteurs prévoient l'aménagement de sentiers thématiques où les visiteurs partiront à la découverte de la nature (qui tient un rôle de premier plan dans les contes de Leclerc). Un premier sentier allant vers le nord les mènera jusqu'aux battures où sera édifée une tour d'observation; l'autre mènera vers le sud où l'on pourra observer, entre autres, un «ravage» de chevreuils. La construction d'une cabane en bois rond où pourraient être recréées les activités liées à la production de produits de l'érablé est envisagée.



SOURCE FONDATION FELIX-LECLERC

Croquis temporaire de l'espace Félix-Leclerc réalisé par la firme d'architectes Jacques Plante.

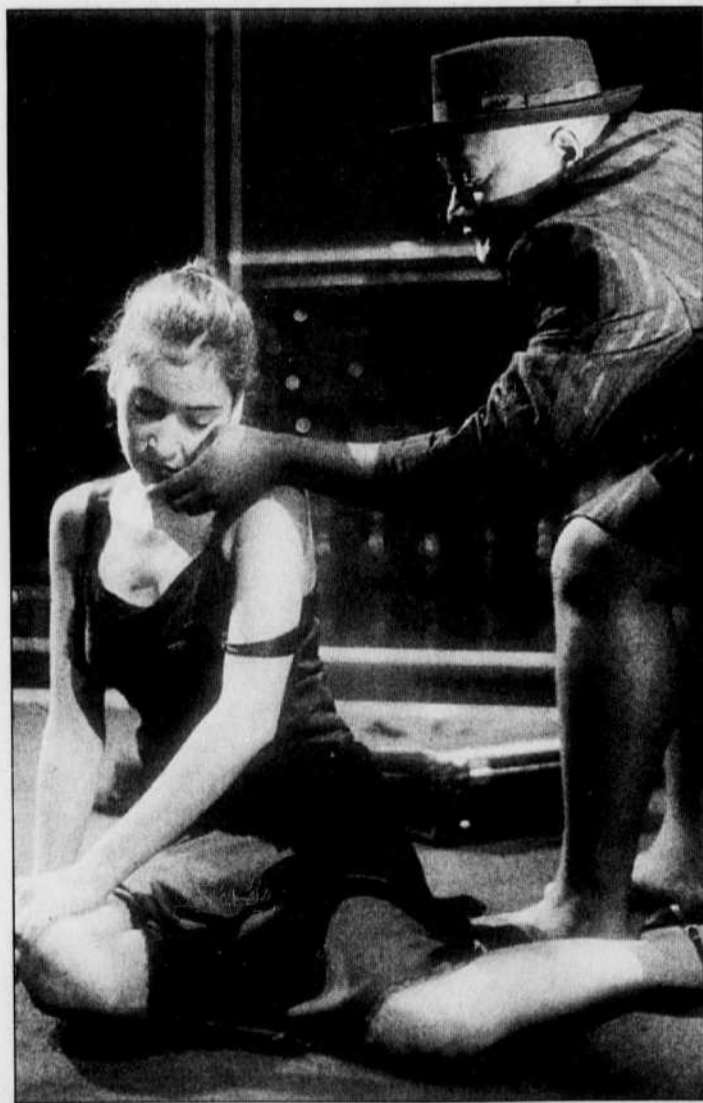
Retombées

On devine les retombées pour toute la région, et particulièrement pour l'île d'Orléans: elle acquiert, avec l'Espace Félix-Leclerc, un attrait supplémentaire susceptible d'attirer un tourisme de qualité qui saisira, du coup, l'occasion d'apprécier, en plus des richesses gastronomiques de l'île, la présence du fleuve et les trésors naturels qu'elle recèle.

À lui seul, le gouvernement du Québec assumera 70 % du coût total du projet, soit 630 257 \$ sur un total prévu de 902 938 \$. La somme manquante, expliquent Christian Bilodeau et Nathalie Leclerc, respectivement p.-d.g. et vice-présidente de la Fondation, devra être réunie à travers une campagne de financement et des dons personnels ou corporatifs. À l'heure actuelle, 170 000 \$ restent

à trouver. Tous les artistes intéressés à participer à un spectacle-bénéfice en préparation peuvent communiquer avec la Fondation. En attendant, l'organisme présente en reprise le 26 novembre prochain la soirée-bénéfice intitulée *Le 8 du 08-88 à 8h08* à la salle Albert-Rousseau, à Sainte-Foy. Daniel Boucher, lauréat du prix Félix-Leclerc de la chanson 1999, Claude Gauthier et plusieurs autres, à commencer par Félix Leclerc en présence virtuelle, seront de la fête. Ajout original: on pourra entendre Félix interpréter lui-même des extraits de *Pieds nus dans l'aube* enregistrés en 1969, qui seront bientôt gravés sur CD.

Fondation Félix-Leclerc, C.P. 2697, Terminus Québec, G1K 8H3. Renseignements: (418) 659-6710 ou (418) 990-0414.



SOURCE CHRISTINE VILLENEUVE

Geneviève Rochette et Didier Lucien dans *La Résurrection de Lady Lester*.

Le Colonel Oiseau

de HRISTO BOYTICHEV
traduit par IANA-MARIA DONTICHEVA
mis en scène par PETER BATAKLIEV
présenté du 23 OCTOBRE AU 2 DÉCEMBRE 2000

Les billets s'envolent, dépêchez-vous!

LÉO ARGÜELLO . PATRICE COQUEREAU . STÉPHANE F. JACQUES . VÉNÉLINA GHIAUROV . ALEXIS MARTIN . MIRO . PAUL SAVOIE

Assistance à la mise en scène et régie Isabelle Brédere
Décor, costumes et accessoires Isabelle Larivière
Éclairages Martin Lévesque
Conception sonore Louise Lupin
Maquillages et coiffures Angelo Barsetti
Artistes associés Harold Rheaume et Michel F. Côté

Réservations 845.7277 QU'À'SOUS

Sur tes hanches comme montagnes



Une production de Mia Maure danse
Chorégraphie et mise en scène:
Marie-Stéphane Ledoux, Jacques Brochu
Concepteurs: Gaëtan Desombre,
Robert Gauthier, Gaëtan Nadeau
Interprètes: Heather Mah, Claude Godin,
Gaëtan Nadeau
et un chœur de 9 interprètes

...un spectacle drôle et troublant qui évoque un grand happening...
Stéphanie Brody, La Presse
"a perfectly timed, hour-long multimedia experience"
Linde Howe-Beck, The Gazette

du 22 au 26 novembre et du 30 novembre
au 2 décembre 2000 à 20h00

Studio A, à Longueuil
Billetterie du Théâtre de la Ville: (450) 670-1616

trans-théâtre présente

Cyberjack

Texte / mise en scène
MICHEL MONTYAvec
MICHEL-ANDRÉ CARDIN
STÉPHANE DEMERSEn vedette invitée:
CHRISTIAN BÉGIN / ELLEN DAVID
LOUIS CHAMPAGNE / STEPHANIE GRIFF
ROGER LARUE / LI-LONG
DOMINIQUE LEDUIE / ANIK MATERN
SYLVIE MOREAU / PATRICIA PEREZ
BRIGITTE POUPART / ROBERT VEZINA

Assistance à la mise en scène

ROSE KLUMBAUM

Conseillers:

RICHARD J. TRAC

MARTIN LABRECQUE

OLIVIER L'ANDRÉVILLE

JEAN-FRANÇOIS PÉDINI

LE PÉRISSÉ-MARTIN

PATRICIA RUEL / MARC SÉNÉCAL

Il y a une production et régie:

ALEXANDRE BRUNET

LE THÉÂTRE DE LA VILLE, QUÉBEC

www.cyberjack2000.com

16 nov au 9 déc 2000

4559, Papineau Res (514) 523-2246

LA LICORNE

Emmanuelle Béart et le passage du temps

ODILE TREMBLAY
LE DEVOIR

La belle Emmanuelle Béart était à Montréal cette semaine. *Les Destinées sentimentales* d'Olivier Assayas, où elle tient la vedette aux côtés de Charles Berling, clôturait le bal du festival Cinéma, dimanche dernier. Ce film, elle ne l'avait vu qu'une seule fois, trop inquiète de sa propre performance pour pouvoir se concentrer vraiment sur l'ensemble de l'œuvre. «J'attendais d'être à Montréal afin de le revoir à tête reposée, dit-elle, et j'ai été vraiment conquise par sa beauté et par son rythme qui

donne le temps au temps, portée aussi par l'accueil de cette salle si chaleureuse.»

L'actrice de *La Belle Noiseuse* et de *Manon des Sources* affirme avoir plongé dans un univers lumineux en abordant Pauline, ce personnage de femme qui aime un homme et se montre prête à le suivre au milieu de ses avatars. *Les Destinées sentimentales* explore du début du siècle aux années 30 le parcours d'un homme issu d'une grande dynastie de la porcelaine à Limoges, d'abord pasteur, appelé à prendre le relais de l'entreprise familiale. Emmanuelle Béart incarne sa seconde épouse dont la destinée se

confond avec l'amour qu'elle voue à son mari. «Il y a chez Pauline une incompréhension de la course frénétique de Jean. Une scène du film (celle du couple sous les cerisiers) résume mon personnage. Jean dit à Pauline: Je plains les femmes parce qu'elles demandent tout à l'amour.»

Le rôle demandait aux interprètes de rouler sur une période de trente ans. «Ça ne me dérangeait pas d'être vieillie à cinquante ans, affirme Béart, mais je me sentais ridicule de retrouver mes vingt ans. Pour le passé, j'ai interrogé ma mémoire, pour l'avenir, l'anticipation. Le passage du temps, sujet principal du film, est une inquiétude qui se tient à

mes côtés depuis que je suis toute petite, une inquiétude et une obsession. Entre 16 et 18 ans j'habitais ici, au Québec. Revoir le film à Montréal fut une autre façon pour moi de mesurer ce passage du temps.»

Par hasard, l'actrice avait lu le roman de Chardonne (dont le film est inspiré) juste avant qu'on ne lui propose le rôle. «J'avais été totalement portée par son souffle.»

Une expérience captivante

Son expérience avec Assayas lui est apparue captivante. Cinq mois et demi à recréer trente ans de vie: «J'ai eu des réflexes de médiocrité sur le plateau, tentant de réagir comme si j'étais moi, quand Jean brûle nos lettres par exemple, mais Pauline possède une générosité supérieure. Olivier Assayas a pris en moi ce qu'il y avait de plus limpide, de plus simple, et je me suis livrée tout entière. Il n'y a pas eu de lutte pour ce personnage. Certains réalisateurs vous aspirent par le haut, ce fut son cas, d'autres par le bas.» Quand j'évoque l'expérience américaine de *Mission: impossible*, elle ne nie pas l'avoir vécue négativement. «Je ne cours pas du tout après Hollywood, déclare-t-elle. D'ailleurs je n'ai jamais couru après rien, de peur sans doute du rejet. Mon histoire avec le cinéma est une belle aventure qui dure depuis seize ans et à laquelle je n'ai eu qu'à dire oui.»

Emmanuelle Béart vient de terminer un film de Corsini, *La Répétition*, aux côtés de Pascale Bus-



JACQUES GRENIER LE DEVOIR

«Pour l'instant, je n'ai envie que de reprendre mon souffle, de me ressourcer quelque temps, sans tourner», remarque Emmanuelle Béart.

sières, avec qui elle déclare s'être magnifiquement entendue. «Vous savez: jusqu'à maintenant, j'avais surtout travaillé auprès de cinéastes établis. Avec Assayas, Corsini, je fais le pas vers une nouvelle génération de metteurs en scène, ce qui me permet de me renouveler. J'ai joué aussi dans une comédie cette année, *Le Voyant* lumineux d'Eric Four-niols. La comédie commande une

grande acuité et c'est un genre que j'ai très peu fréquenté. Alors pour l'instant, je n'ai envie que de reprendre mon souffle, de me ressourcer quelque temps, sans tourner. Je viens d'avoir le courage de refuser quelque chose de bien, parce que mon existence personnelle, mes enfants comptent énormément. Il me prend soudain l'envie de lire, et tout simplement de vivre.»

Louise Bédard Sylvain Émard

UN RETOUR TRÈS ATTENDU!
4 soirs seulement!

«... jamais, sans mot, on aura si bien dit.»
Julie Bouchar, *Le Devoir*

«... des images magnifiques qui parlent au-delà des mots...»
Linda Howe-Beck, *The Gazette*

«... un duo exigeant et unique, à l'opposé des effets tape-à-l'œil.»
Linda Boutin, *Voir*

«Ensemble, ces danseurs partagent un besoin commun; qu'ils soient étendus au sol ou qu'ils se laissent tomber dans les bras de l'autre, tous deux s'insufflent la vie.»
Philip Szporer, *Hour*

Te souvient-il ?

UNE COPRODUCTION DE LOUISE BÉDARD DANSE ET SYLVAIN ÉMARD DANSE

Chorégraphes
et interprètes
LOUISE BÉDARD
SYLVAIN ÉMARD

Conception et
création des décors
PIERRE BRUNEAU
Éclairages
MARC PARENT

Musique originale
MICHEL F. CÔTÉ
Costumes et
maquillages
ANGELO BARSETTI

Conseillère
artistique et
répétitrice
GINELLE CHAGNON



Du 29 novembre au 2 décembre 2000 à 20h

3700, rue Saint-Dominique

Réervations : 514.843.7738

3700, rue Saint-Dominique

Billets : 18 \$ régulier, 16 \$ étudiants et âge d'or

LE DEVOIR



CONSEIL
DES ARTS

SUITE DE LA PAGE C 1

facettes de moi-même, l'un le côté rationnel et engagé, l'autre le côté émotif et introspectif. À la fin du projet, je me suis rendu compte que le film parle moins du chômage que du rapport qu'on a au travail, du sacrifice, de l'investissement, etc.»

De fait, la question qui lui brûle les lèvres, au risque d'échauffer nos oreilles, se résume ainsi: «Aimez-vous votre travail?» À cette question, Philippe Falardeau a déjà répondu par la négative. C'était à la fin des années 80, alors que ce natif de Hull, ex-étudiant en sciences politiques, travaillait à titre d'analyste politique à Ottawa. La cravate au cou, le cabriolet garé devant la porte, et du Meech plein la tête, il décide de faire volte-face et de retourner étudier, cette fois pour obtenir une maîtrise en relations internationales. Qu'il ne terminera pas, pour cause de *Course Destination Monde*, course à laquelle Falardeau, qui tâta de la vidéo à temps perdu, avait soumis sa candidature «comme on achète un billet de loterie, en se demandant ce qu'on ferait si on gagnait». Cette course, il l'a gagnée, et avec elle sont venues des propositions de travail, d'abord à Paris, comme réalisateur de *Surprise sur prise*, puis à l'ONF, où il fait la rencontre de Jacques Godbout, qui l'invite à participer à l'aventure du *Sort de l'Amérique*.

En 1997, son premier film en solo, *Pâté chinois*, est une sorte de road-movie pancanadien, de voyage dans sa cour après la *Course*, pour lequel il éprouve aujourd'hui quelques regrets: «En documentaire, la seule chose qui importe, c'est de passer du temps avec les intervenants. Avec *Pâté chinois*, j'ai fait le contraire et je n'ai pas pu, à cause de ça, aller au fond des choses.» Avec *La Moitié gauche du fri-*

CHÔMAGE

go, Falardeau a obtenu tout le temps nécessaire, grâce notamment au soutien d'une jeune et dynamique boîte de production, Quatre par Quatre, de qui on attend également le prochain film d'André Turpin, *Un crabe dans la tête*. «Quatre par Quatre était la boîte idéale pour faire ce projet, pour le maintenir à un niveau modeste et pour accepter de prendre des chances que de plus gros producteurs n'auraient pas prises.»

Dont l'emploi de comédiens peu connus, condition sine qua non pour Falardeau, qui craignait qu'un visage trop familier impose son bagage et sabote l'effet de documentaire qu'il voulait créer. Et puis, «il y a tellement de talent au Québec, alors qu'on voit toujours les mêmes personnes», lâche le cinéaste, qui reproche aux bailleurs de fonds et aux producteurs de ne miser que sur des comédiens soi-disant «vendeurs», et au cinéma québécois de ne laisser de place à aucun autre cinéma que celui qui marche: «Mon pire ennemi, ce sont les gros films humoristiques. Mon humour n'est pas situationnel du tout; c'est un humour de regard. Il n'y a pas de place pour les regards humoristiques au Québec; il y a juste de la place pour les jokes. Ça me tue.»

La Moitié gauche du frigo a coûté 800 000 \$. «J'aimerais mieux que tu ne le dises pas», m'a-t-il demandé poliment lors de notre entretien, craignant que le public n'ait aucune idée de ce que ce montant représente. «Mais si tu tiens à le dire, précise que ça représente le coût d'un épisode d'Omertà.» Ou une infime fraction des profits enregistrés annuellement par les multinationales dont Stéphane, dans le film, dénonce le capitalisme sauvage, à la manière de Michael Moore, tandis que Christophe, plus

près du Nanni Moretti de *Journal intime*, garde les yeux rivés sur sa non-personne, produit de matrices artificielles qu'on nomme chômage et statistique.

Entre les deux, un regard s'impose, celui d'un cinéaste intelligent, parvenu, pour les besoins de cet astucieux exercice sur le doublement, à isoler son «moi» de son «je», ses sentiments de son discours, son hémisphère droit de son hémisphère gauche, pour mieux observer leurs rapports. «Certains m'ont reproché de ne pas avoir une position assez claire, de lowoyer entre les deux personnages, ce qui me semblait impossible, parce que les deux sont à l'intérieur de moi», confie Philippe Falardeau, pour qui le cinéma, son cinéma, comme celui de Ken Loach, qu'il admire tant, ne pourrait exister en dehors d'une réflexion sociale ou politique. Il en éprouve d'autant plus le besoin qu'il sent que l'enquête et la réflexion n'ont plus leur place au cinéma, encore moins à la télévision.

«À Radio-Canada, dit-il, il n'y a plus de reportage d'enquête. Il restait Enjeux, mais aujourd'hui, ils ne font que des reportages sensationnels et racoleurs; il restait un grand reporter, Normand Lester, et on l'aynché.» De sorte que, quand Philippe Falardeau, qui continue de travailler comme reporter pour la télévision, a appelé les gens de *Zone libre* pour leur proposer un reportage sur la disparition du journalisme d'enquête à la télévision, on lui a répondu: «On va te rappeler.» Parions qu'il aura le temps de tourner quelques films d'ici là.

LA MOITIÉ GAUCHE DU FRIGO

Au Cinéma Parallèle, à Ex-Centris
Info-séances: (514) 847-2206

Lanômina Imperial

Cuerpo de Sombra y Luz
30 nov. 2000 - Salle Marie-Germain-Lajoie

Toronto Dance Theatre

Nest

1^{er} au 3 mars 2001 - Salle Pierre-Mercure

Lola Dance

Four Solos / Four Cities
22 au 24 mars 2001 - Agora de la danse

DCA

Shazam!

10 au 13 mai 2001 - Salle Pierre-Mercure

Forfait HIVER-PRINTEMPS
4 spectacles pour 99 \$
Valable jusqu'au 30 novembre
Info : (514) 844-2172
www.dansedanse.net

DANSE
D
DANSE

présente

une coproduction de LOMA
et du Centre Pierre-Péladeau

COMPAGNIE
DCA (FRANCE)

CHOREGRAPHIE DE
Philippe Decouflé

Shazam!

COMPLÈT LE 10 MAI

10, 11, 12, 13 mai 2001 à 20 h
Matinée familiale le 12 mai à 14 h



Centre Pierre-Péladeau
Salle Pierre-Mercure
Billets 987 6919/Admission 790 1245

LES ARTS

CINÉMA

Labo urbain

LA MOITIÉ GAUCHE DU FRIGO

Écrit et réalisé par Philippe Falardeau. Avec Paul Ahmarani, Stéphane Demers, Geneviève Néron, Jules Philippe, Alexandrine Agostini, Marie-Andrée Corneille. Image: Josée Deshaies. Montage: Sophie Leblond. Québec, 2000, 90 minutes.

le travail constitue le noyau identitaire d'une personne. C'est à une dissection «en direct» de ce noyau qu'il nous invite dans *La Moitié gauche du frigo*, où le héros, observé comme un rat dans le laboratoire urbain, découvre peu à peu que son échec est attribuable à son désir, jusque-là inconscient, de se réaliser ailleurs.

Aussi le film, dans sa seconde partie, parle-t-il davantage de la difficulté du héros à identifier ses désirs qu'à la critique d'un système social, que Falardeau éclaircit de plus en plus comme un aparté de la fiction. De fait, tous les personnages secondaires, chacun représentant une réalité connexe, tiennent lieu de bornes lumineuses à un parcours que Christophe se refuse à faire, puisqu'il l'amène loin de ce qu'il croit être le siège de son être: son statut professionnel.

Le héros, observé comme un rat dans le laboratoire urbain, découvre peu à peu que son échec est attribuable à son désir de se réaliser ailleurs

Or, plutôt que d'esquisser sommairement ces personnages secondaires, de les réduire à leurs fonctionnalités, Falardeau les a travaillés, les a approfondis, puis les a confiés à des acteurs vraiment exceptionnels, naturels, intelligents, qui se consacrent généreusement à la cause du film sans jamais voler la lumière au duo d'avant-plan, que Demers et Ahmarani défendent avec brio. Ainsi, dans le rôle de la caissière du supermarché et artiste-peintre dont Christophe s'éprend, Geneviève Néron, la révélation du film, est un rayon de soleil dans un cinéma québécois trop longtemps abîmé aux mêmes visages. Pour sa part, en avocate d'Action-chômage inculquant quelques notions de gros bon sens au héros, Alexandrine Agostini joue son personnage de façon si réaliste qu'on croirait voir un documentaire.

Un sentiment que le cinéaste entretient au gré d'un remarquable exercice de style, où, sous des apparences frivoles et improvisées, se profile une véritable œuvre de mise en scène et de direction d'acteurs, cohérente et profonde, qui en fait l'un des rendez-vous cinématographiques les plus excitants de l'automne.

UNDER SUSPICION

Réalisation: Stephen Hopkins. Scénario: Tom Provost, W. Peter Iltf, d'après le film *Garde à vue* de Claude Miller, lui-même inspiré du roman de John Wainright. Avec Gene Hackman, Morgan Freeman, Monica Bellucci, Thomas Jane, Nydia Caro. Image: Peter Levy. Musique: George Acogny.

ODILE TREMBLAY LE DEVOIR

Plusieurs se souviennent du film *Garde à vue* de Claude Miller qui donnait lieu en 1981 à un huis clos suffoquant et inspiré, doublé d'un duel implacable entre Michel Serrault et Lino Ventura. Le premier incarnait un notable suspect dans une histoire de double meurtre crapuleux, le second un policier chargé de l'enquête. Et peu à peu les secrets sortaient des placards. Miller avait signé là un de ses meilleurs films, porté par une atmosphère puissante, des cadrages serrés, une direction d'acteurs sans failles.

La culture du *remake* qui fleurit aux États-Unis produit souvent quelques coups, mais *Under Suspicion* de Stephen Hopkins (le cinéaste de *Lost in Space*) se révèle une habile adaptation du désormais classique film de Miller.

Il faut dire que le duo de comédiens fut confié à des ténors: Gene Hackman (dans le rôle de Henry Hearst, riche dignitaire, soupçonné du meurtre de deux fillettes) et Morgan Freeman (dans la peau de l'ambitieux capitaine de police Benezet). Le fait d'avoir situé l'action dans le San Juan de Porto Rico, en plein festival de San Sebastian, au lendemain du passage d'un ouragan, ajoute à la frénésie du climat psychologique.

Bien monté, avec une tension soutenue qui s'emballa au fur et à mesure que s'ouvre le jeu des protagonistes, le film demeure un duel détective contre suspect avec un troisième joueur cette fois, très présent, l'assistant du

capitaine de police, le détective Owens (Thomas Jane). Quant au rôle de belle épouse du dignitaire jadis tenu par Romy Schneider, il échoit à la superbe Italienne Monica Bellucci, dotée d'un charisme néanmoins fort inférieur à celui de la défunte Romy.

Le scénario repose sur la chute des masques. Au départ, nul ne semble plus prospère et heureux que ce riche et influent Hearst, au bras de sa magnifique femme. D'abord simple témoin de la découverte du corps d'une fillette assassinée, bientôt empêtré dans ses mensonges, poignardé dans le dos par son épouse avec qui, on le découvre, rien n'allait plus, s'il passe à table, ce sera en entraînant l'adversaire à sa suite. Benezet, qui le traque, possède aussi ses secrets et ses défaites, d'autres en haut lieu ont intérêt à protéger Hearst. Le jeune détective Owens (Thomas Jane) se révèle plus brutal et n'entend pas laisser la proie s'échapper. La vie privée de Hearst semble bel et bien vouloir receler la clé de l'énigme.

Hackman, dans le rôle du suspect armé et traqué, livre ici une remarquable performance de nuances, avec une classe qui rend d'autant plus trouble l'aspect sordide des crimes commis. Quant à Morgan Freeman, son vaste registre lui permet de fréquenter les demi-teintes, de glisser comme un animal pour tendre et éviter les pièges.

Avec ce décor de frénésie, à travers cette partie de bras de fer entre chat et souris dont la proie change parfois de camp, l'intérêt du duel repose sur l'intelligence des belligérants et leur instinct de survie; ce qui le rend infiniment plus subtil et cruel que les joutes physiques auxquelles Hollywood préfère d'habitude abandonner son cinéma. En ce sens, le film de Miller apporte ce qui manque trop souvent aux grosses productions américaines: la substance. Le cinéaste et les scénaristes d'*Under Suspicion* ont su en tirer profit. Tout est étroitement tressé, les moments d'explosion surviennent à



Grâce notamment au duo que forment Gene Hackman et Morgan Freeman, *Under Suspicion* se révèle une habile adaptation du désormais classique *Garde à vue* de Claude Miller.

point nommé. Leur succèdent d'humiliantes incursions dans les méandres du suspect et une boue remontant à la surface.

Musique et caméra nerveuse appuient ce film qui demeure un doigt toujours posé sur sa gâchette, fascinant puzzle qui s'emboîte brillamment. Le *Garde à vue* de Miller n'en est pas détrôné pour autant, alors que le *remake* américain dilue un peu le huis clos en accordant plus d'importance aux personnages secondaires. Tel quel, pourtant, cet habile *Under Suspicion* si bien joué montre que les bonnes histoires peuvent se travestir et se réincarner n'importe où tout en préservant leur charge.



Monica Bellucci reprend le rôle de l'épouse du dignitaire.

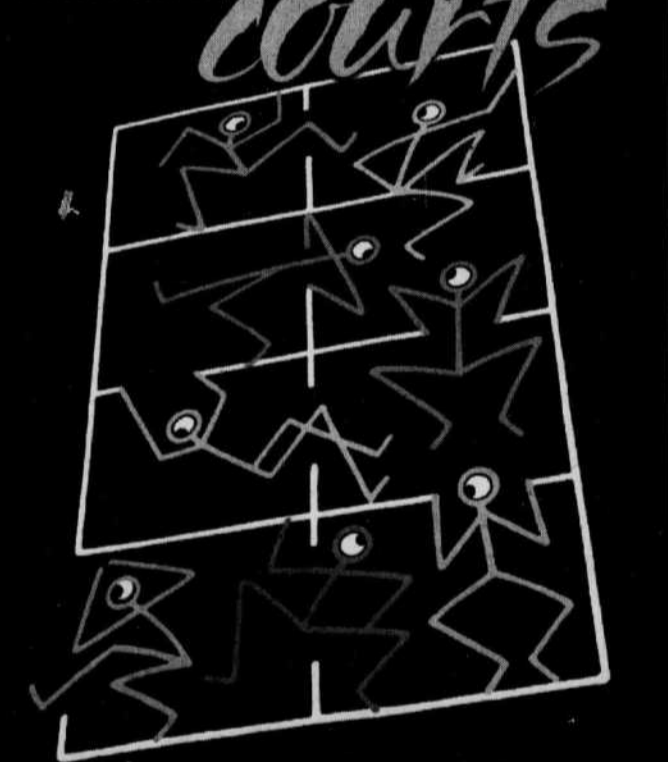
MARTIN BILODEAU

Christophe (Paul Ahmarani), ingénieur mécanique, au carrefour de la trentaine, est depuis peu sans emploi. Son colocataire, Stéphane (Stéphane Demers), comédien de théâtre et cinéaste en herbe, lui propose de le suivre, ca-

Partant de cette proposition qui jongle avec les notions de faux documentaire et de fiction-vérité, le cinéaste Philippe Falardeau (*Pâté chinois*) propose avec *La Moitié gauche du frigo* une œuvre mûre, intelligente, souvent ironique, sur l'existence individuelle, le rôle social et le dédoublement, qui s'inspire des films de Nanni Moretti et Michael Moore, et rejoint les cinémas de Ken Loach et Claude Fortin.

Emule de la *Course Destination Monde*, élève de Jacques Godbout (*Le Sort de l'Amérique*), Falardeau trouve ici un ton juste, qui lui est personnel, pour raconter une réalité qui le rejoint et le préoccupe, celle des professionnels pour qui

Le documentaire prend un coup de jeune



Un vent de nouveauté souffle sur le documentaire. Sept films, sept cinéastes, un regard neuf sur le monde. Audace. Émotion. Cinéma.

22-24-26-30 NOVEMBRE
2 DÉCEMBRE

LA LOI ET L'ORDURE de Stéphane Thibault
www.six.lemondeestpetit.ca de Vali Fugulin
MAI EN DÉCEMBRE (Godard en Abitibi) de Julie Perron
OPÉRATION DANTEC de Yann Langevin

23-25-29 NOVEMBRE
1^{er}-3 DÉCEMBRE

C'EST COMME CA - jeux, peines et paroles d'enfants de Natalie Martin
MON PÈRE de Dany Champagne
OJIGKWANONG - Rencontre avec un sage algonquin de Lucie Dumont

335, boul. de Maisonneuve Est
Tel.: (514) 842-9763. Couit d'entrée: 5 \$

COLLECTION DES PREMIERS ŒUVRES
COURTS MÉTRAGES DOCUMENTAIRES
production des ateliers de production de l'école - Michèle Fortin
Une présentation du Programme francophone de l'Office national du film du Canada en collaboration avec l'école Québec

www.onf.ca/librescourts

« Philippe Falardeau a pris la politique par le collet et l'a secouée... avec talent et humour! »
Juliette Ruier - VOIR

« Brillamment écrit et réalisé! »
Martin Bilodeau - Le Devoir

« Falardeau a de l'esprit, de la dextérité et un don pour raconter une histoire... Notre réponse à Michael Moore... seulement meilleur! »
Mélora Koopka - NOUVEAU



« Remarquable! »
Le Monde

« Magistral... Indéniable réussite mélodramatique! »
Le Nouvel Observateur

« Coup de maître d'un jeune réalisateur encore presque inconnu... une fiction où la réalité prend aux tripes. »
Télérama

« Voici un film social qui se regarde comme un polar, les nerfs à vif et la gorge nouée... Une œuvre forte et le visage d'un homme meurtri qui mettra du temps à vous abandonner. »
Le Figaro Magazine



À L'AFFICHE EN EXCLUSIVITÉ! PARALLÈLE eCentris

eCentris

DANCER IN THE DARK ◊ POSSIBLE WORLDS
LA MOITIÉ GAUCHE DU FRIGO ◊ RESSOURCES HUMAINES
...ce dimanche 19 novembre Ciné-Kid présente
LE GÉANT DE FER (Enfant 2\$/Adulte 6\$)

Ciné-Kid PARALLÈLE

Horaires et infos: www.ex-centris.com / 514.847.2206
Admission générale 9\$ / En semaine avant 18 heures 6\$ / Étudiant et âge d'or 6\$

GENE HACKMAN
MORGAN FREEMAN
suspicion
v. n. «Under Suspicion»
un film de STEPHEN HOPKINS

Maintenant ouvert!
FAMOUS PLAYERS STAPICITE MONTREAL
FAMOUS PLAYERS PARISIEN
FAMOUS PLAYERS PONT-VIAU 18
FAMOUS PLAYERS QUÉZEC
MÉGA-PLAYERS QUÉZEC
JACQUES CARTIER 14

Maintenant ouvert!
FAMOUS PLAYERS COLOSSUS LAVAL
FAMOUS PLAYERS CENTRE EATON
FAMOUS PLAYERS POINTE-CLAIRE
LES CINÉMAS QUÉZEC
DES SOURCES 10

À L'AFFICHE!
CONSULTEZ LES GUIDES HORAIRES DES CINÉMAS
FAMOUS PLAYERS CENTRE LAVAL

TILDE CORSI & GIANNI ROMOLI
présentent
une co-production Italienne-Française-Turque
(R&C Productions - Les Films Balecaglia - AFS Film)

MARIE GILLAN
ALEX DESCAS
LUCIA BOSE
Harem Suare
v.f. «Le Dentier Harem»
un film de FERZAN OZPETER

À L'AFFICHE!
VERSION FRANÇAISE
FAMOUS PLAYERS CENTRE EATON
SON DIGITAL

LES ARTS

CINÉMA

Fracture de l'inspiration

UNBREAKABLE

Réalisation et scénario: M. Night Shyamalan. Avec Bruce Willis, Samuel L. Jackson, Robin Wright Penn, Spencer Treat Clark, Charlaïne Woodard. Image: Eduardo Serra. Musique: James Newton Howard.

ODILE TREMBLAY LE DEVOIR

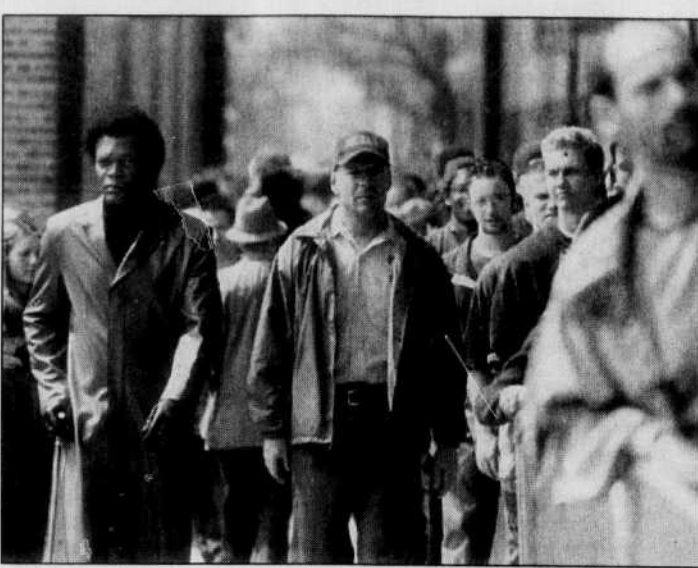
On a été nombreux l'année dernière à succomber aux charmes de *The Sixth Sense* de M. Night Shyamalan, catapulté chaud cinéaste dans un Hollywood qui n'a pas si souvent l'habitude de dérouler le tapis rouge à un jeune de 29 ans, pas trop connu auparavant. Six nominations aux Oscars pour un film peuplé de fantômes, porté par la trouvaille de son revirement final, qui conquiert des cimes de popularité. Son œuvre suivante était à tout le moins très attendue. Nul doute que sa sortie en novembre coïncide d'ailleurs avec un désir ardent de le classer pour les prochains Oscars.

Bruce Willis, qui tenait la vedette dans *The Sixth Sense*, revient dans le décor aux côtés cette fois de Samuel L. Jackson. Ajoutez au tableau que M. Night Shyamalan écrit une nouvelle fois le scénario. Du bonbon, a priori, le succès assuré. Stop! Il aura été dit que maints gros morceaux américains de l'année souffriraient d'une panne d'inspiration. *Unbreakable* n'a ni le charme ni la force d'invention de *The*

Sixth Sense et il serait fort étonnant qu'il récolte le même triomphe aux guichets comme une autre pluie de nominations aux Oscars. Il lui manque la grâce du premier.

Dans *Unbreakable*, le cinéaste a exploré l'éternel combat éculé du Bien contre le Mal, avec les icônes qui les symbolisent. Le mythe du héros invincible est de la fête, incarné par un Willis en David Dunn, un monsieur Tout-le-monde marié et père d'un enfant qui coule des jours à peu près paisibles (avec une angoisse sourde, tout de même), né coiffé, chanceux chronique survivant aux pires accidents quand les autres y passent. Or donc, la rencontre d'un handicapé au charisme puissant et inquiétant changera le cours de sa vie. Samuel L. Jackson sera cet homme: Elijah Price, aux os friables, qui croit découvrir en David Dunn son contraste absolu, c'est-à-dire un être incassable né pour l'héroïsme et la protection des faibles. Tout cela perturbera, comme on l'imagine, la vie de famille du héros malgré lui.

L'habileté du scénariste est d'avoir entouré Elijah Price d'un univers de bandes dessinées qu'il collectionne maniaquement, jusqu'à intégrer leurs codes symboliques. C'est d'ailleurs ce personnage incarné par Samuel L. Jackson qui émerge du film. Usant de toutes ses fractures, avec ses béquilles ou sa chaise roulante, ses yeux qui roulent, son discours inquiétant, il offre une composition à la hauteur de son grand talent.



SOURCE TOUCHSTONE PICTURES
Dans *Unbreakable*, Elijah Price (Samuel L. Jackson) croit découvrir en David Dunn (Bruce Willis) son contraste absolu: un être né pour l'héroïsme et la protection des faibles.

Bruce Willis ne se voit guère offrir les mêmes nuances de jeu que dans *The Sixth Sense*. Réduit à son profil viril qui lui colle trop souvent à la peau, héros pas très convaincant, il n'est même pas la face soleil de son comparse, mais un astre bien affadi. La présence à ses côtés de l'intéressante actrice Robin Wright Penn ne débouche sur rien, étant donné l'insuffisance des répliques qui lui sont servies. Quant à Spencer Treat Clark (le fils du héros), il ne possède pas, et loin s'en faut, un vingtième du charisme du petit Haley Joel Osment, héros de *The Sixth Sense*, à qui on le com-

pare inévitablement. Production hollywoodienne qui sort à peine du rang, le film, malgré un rebondissement final (infiniment plus faible que celui de *The Sixth Sense*), ne défonce rien dans sa mise en scène, à tout le moins conventionnelle, avec ici et là des scènes plus inspirées mais insérées dans un ensemble boiteux. C'est vraiment sur son excellent scénario que reposait le film précédent de M. Night Shyamalan. Hélas! Il a manqué d'inspiration et déceva sans doute les attentes de ses fans qui espéraient un coup de cœur et restèrent sur leur faim.

Vol sans turbulences

BOUNCE

Réalisation et scénario: Don Ross. Avec Ben Affleck, Gwyneth Paltrow, Joe Morton, Natasha Nenstridge. Image: Robert Elswit. Montage: David Codron. Musique: Mychael Danna. États-Unis, 2000, 106 min. Cinéplex Odéon

ANDRÉ LAVOIE

Même si tout semble prouver que l'avion demeure un moyen de transport sécuritaire, lorsqu'un appareil explose en plein ciel ou s'engouffre dans l'océan, les statistiques et les discours officiels réussissent difficilement à nous rassurer. Après tous ces films où les pilotes et les hôtes de l'air passent un mauvais quart d'heure (de *Airport* à *Air Force One*) et ceux dont les passagers subissent les contrecoups d'un atterrissage périlleux (*Fearless, Hero*), voilà qu'il y a maintenant de l'amour dans l'air.

Dans *Random Hearts* de Sydney Pollack, une catastrophe aérienne unissait dans le malheur un homme et une femme qui ignoraient que leurs conjoints partageaient plus que le même vol... On retrouve cette même fatalité du destin dans *Bounce*, le second film de Don Ross qui, après *The Opposite of Sex*, effectue un virage à 180 degrés en délaissant l'ironie mordante pour la romance aseptisée.

Immobilisé à l'aéroport de Chicago, Buddy (Ben Affleck, arborant sa fadeur habituelle), l'incarnation même du jeune homme d'affaires dynamique et prospère, fait la rencontre de Mimi (Natasha Nenstridge) et de Greg (Tony Goldwyn); il apprécie ses deux compagnons d'infortune mais souhaite surtout passer la nuit avec Mimi. Avec la complicité d'une employée de la compagnie d'aviation, il refile à Greg son billet pour Los Angeles, heureux de retrouver plus rapidement sa famille. Personne ne se doute qu'il s'agit d'un billet pour l'éternité puisque l'avion ne se rendra jamais à destination. Pris de remords, et surtout les noyant dans l'alcool, Buddy retrouve l'épouse de Greg, Abby (Gwyneth Paltrow, de plus en plus loin du charme qu'elle dégageait dans *Shakespeare in Love*), se débrouillant com-

me elle peut avec ses deux jeunes enfants. Cherchant d'abord un prétexte d'affaires pour maintenir le contact, Buddy tombe bien sûr amoureux d'Abby et elle n'est pas insensible à sa cour. Ceci ne les empêche pas de taire quelques petits détails d'une grande importance, elle se déclarant divorcée plutôt que veuve alors qu'il ne peut lui avouer qu'il est indirectement responsable de la mort de son mari, que leur rencontre n'est pas que le fruit du hasard.

Remplacez Gwyneth Paltrow par Meg Ryan et vous découvrirez très vite à quelle enseigne l'ore *Bounce*. C'est d'abord celle où l'amour triomphe de tout et ne recule devant rien pour mettre en scène, et surtout en valeur, le joli petit monde de la classe moyenne supérieure de la Californie. Un monde où les enfants passent leur temps devant un écran de télé ou d'ordinateur, où une partie de baseball fait figure d'événement culturel et le junk food de haute gastronomie.

Cette vision rose bonbon de l'amour, qui nous ramène aux beaux jours de *Love Story*, étonne surtout venant de la part de Don Ross, à la fois réalisateur et scénariste de cette histoire qui n'a que le mérite de respecter toutes les règles de ce type de récit, où la pseudo-rupture déchirante n'est que le dernier obstacle avant la réconciliation finale. La déception est d'autant plus grande lorsque l'on songe à l'humour corrosif de *The Opposite of Sex* et à certains de ses scénarios mieux figurés et plus pervers, comme celui de *Single White Female* de Barbet Schroeder. Dans *Bounce*, on cherche en vain un second degré, une volonté de casser le moule de l'incroyable et visiblement toujours payant «boy meets girl», ce qu'avait fait, avec plus d'originalité, Rob Rainer dans *When Harry Met Sally*, et ce, même avec Meg Ryan!

Don Ross nous refille un mauvais billet en classe économique pour un vol sans aucune zone de turbulences, prévisible du départ à l'arrivée, avec Gwyneth Paltrow comme hôtesse de l'air dévouée et Ben Affleck en bon pilote. Un voyage aussi palpitant que la découverte de l'Europe à travers les pavillons thématiques de Walt Disney World...



SOURCE MIRAMAX FILMS
Dans *Bounce*, l'amour triomphe de tout et ne recule devant rien pour mettre en scène, le joli petit monde de la classe moyenne supérieure de la Californie.

« Baroqu'n'rose » sans imagination



SOURCE UNIVERSAL PICTURES
Jim Carrey donne un show splendide en Grincheux.

HOW THE GRINCH STOLE CHRISTMAS

De Ron Howard. Avec Jim Carrey, Taylor Momsen, Jeffrey Tambor, Christine Baranski, Molly Shannon, Bill Irwin. Scénario: Jeffrey Price, Peter S. Seaman. Image: Don Peterman. Montage: Dan Hanley, Mike Hill. États-Unis, 2000, 90 minutes.

MARTIN BILODEAU

Les Anglo-Saxons connaissent par cœur ce conte écrit en 1957 par Theodor S. Geisel sous le pseudonyme de Dr. Seuss. Quant à nous, francophones, mis à part quelques amateurs de contes de Noël, l'histoire de ce pas-beau malicieux, isolé dans sa caverne-dé-

potoir depuis qu'il s'est vu rejeter par les candides habitants de Whoville, avec le message de tolérance et de contenance qu'il communique aux petits et aux grands, nous passe cent pieds par-dessus la tête depuis plus de quarante ans, comme continue de le faire (et c'est une honte) le chef-d'œuvre de Frank Capra, *It's a Wonderful Life* (*La vie est belle*, sans lien avec le film de Benigni), élevé au rang de culte par nos voisins du Sud.

Geisel, paraît-il, aurait refusé qu'une adaptation hollywoodienne, autre qu'en cinéma d'animation, soit faite de son conte. C'est donc sur sa tombe, et avec la permission de la veuve, que Ron Howard et son producteur Brian Glazer ont marché, pour créer ici une œuvre qui se veut festive et originale, mais qui s'avère, sur le plan visuel, à tout le moins, une sucrerie un peu vaine, une féerie «baroqu'n'rose» sans grande imagination.

Cela dit, Jim Carrey donne un show splendide — et en solo, comme toujours — dans le rôle de la bête verdâtre qu'une petite fille de Whoville (Taylor Momsen) aura le courage d'aller trouver pour lui faire quitter le sommet de sa montagne et arbitrer

sa réconciliation avec les habitants de la ville à l'heure des préparatifs de Noël. Des réconciliations qui prendront une mauvaise tournure, d'où le titre du film, qui donne le «comment» et le «qui», Howard et ses scénaristes se chargeant d'interpréter, à leur manière, le «quand» et le «pourquoi».

Comme tous les contes, celui-ci est très moral, et très à-propos, à l'heure où la publicité de Noël a déjà pris d'assaut toutes les vitrines et la musique, toutes les ondes. Car en filigrane du divertissement, *How the Grinch Stole Christmas* formule, de façon pas toujours très habile, une critique amère sur l'emportement des Fêtes et la frénésie du magasinage. Son héros n'est-il pas un élément rejeté parce qu'il était un dissident de la cause Noël telle que défendue dans le monde capitaliste? La vérité n'est-elle pas ailleurs que dans les cadeaux? Par exemple, dans le cœur tout rabougri du Grinch, ou dans le sourire de la petite qui doute de la valeur de l'affection marchandée à crédit? On ne peut s'opposer à la vertu. Mais je vous laisse savourer l'ironie d'un tel discours prêché par des marchands d'images.

2 MILLIONS DE SPECTATEURS EN FRANCE!

2 CÉSAR
Meilleure photo
Meilleure musique
de film



EN NOMINATION POUR
L'OSCAR DU MEILLEUR FILM
EN LANGUE ÉTRANGÈRE

Jacques Perrin présente

Himalaya

L'ENFANCE D'UN CHEF

Un film de Éric Valli



«Des images grandioses, inoubliables.
Des images qui font rêver.»

Le Journal de Montréal

«L'aventure humaine est réelle, et le pari technique titanesque, et c'est réussi.»

Voix

«Paysage à couper le souffle,
tout est superbe.»

Le Nouvel Observateur

«Splendide.»

L'Express

«Une extraordinaire aventure humaine.»

Geo

C'est un film puissant, grandiose.

Le Parisien

www.himalaya-fr.com
À L'AFFICHE! FAMOUS PLAYERS PARISISN SON DIGITAL



Au StarCité du Parc olympique,
nous avons les deux.
Mais le stationnement est moins cher.

Sur présentation de votre reçu de stationnement,
obtenez un crédit de 8\$ à l'achat d'un billet d'admission
au cinéma StarCité du Parc olympique.

STARCITÉ
3200, rue Viau.

Incontournable!

PARC OLYMPIQUE
MONTREAL
Quebec

K.FILMS AMÉRIQUE PRÉSENTE

2 HOMMES, 2 FEMMES, 4 PROBLÈMES

UN FILM DE VIVIAN NAEFE

«RIRE À VENISE.
ATTENTION, VOICI UN
FILM ALLEMAND DRÔLE...»
-Juliette Ruer VOIR

«PAS TRISTE CE ROAD MOVIE...»
-Alexandre Vigneault LA PRESSE

VERSION ORIGINALE ALLEMANDE
SOUS-TITRES FRANÇAIS

13 ANS À L'AFFICHE! CINÉPLEX ODÉON QUARTIER LATIN SON DIGITAL

Daniel Auteuil
«Un rôle à sa mesure, celui d'un homme paradoxal!»
-Eric Fontana VOIR

«Une prestation remarquable!»
-Paul Héro Groulx JOURNAL DE MONTRÉAL

«Un hymne à la provocation
qui ne laissera pas indifférent»
-Dorothée Hébert BOY LA TRIBUNE

Suivez votre instinct!

SADE

un film de Benoît Jacquot
avec Daniel Auteuil et Blandine Lebecqz

www.sade-lefilm.com REMSTAR

16 ANS À L'AFFICHE! CINÉPLEX ODÉON QUARTIER LATIN DAUPHIN LAVAL (Gatineau) BOUCHERVILLE CINÉPLEX ODÉON BROSSARD

LES ARTS

CINÉMA

Une prenante fresque d'époque

LES DESTINÉES SENTIMENTALES

Réalisation: Olivier Assayas. Scénario: Jacques Fieschi et Olivier Assayas d'après le roman de Jacques Chardonne. Avec Charles Berling, Emmanuelle Béart, Isabelle Huppert, Olivier Perrier, Dominique Reynmond. Image: Éric Gauthier.

ODILE TREMBLAY
LE DEVOIR

Grande fresque s'il en est que cette longue saga (trois heures) qu'Olivier Assayas nous livre en adaptant le roman (en grande partie autobiographique) de Jacques Chardonne. Assayas, le cinéaste de *LEAU FROIDE* et d'*IRMA VEP*, nous avait habitués à des œuvres plus concentrées. Pour la première fois, il s'est attelé à une fresque d'époque, en prenant à bras-le-corps un projet difficile, par lequel il fallait remonter les trois premières décennies du siècle en mêlant des enjeux industriels et romanesques. Tout un programme. Le résultat jongle avec la télé-série, version fine, avec un regard d'auteur qui parvient à cultiver des ellipses subtiles (la guerre de 14-18 réduite à quelques scènes qui la résumant) et traque l'intimité des personnages.

Au centre de l'histoire: Jean Barnier (Charles Berling), un homme aux destins multiples. On le verra successivement pasteur protestant mal marié en Charentes (Isabelle Huppert incarne la première épouse si rigide), puis amoureux transi libéré de son ministère (folâtrant en Suisse avec Pauline — Emmanuelle Béart),

pour aboutir à la tête de sa dynastie familiale de grands porcelainiers à Limoges.

Les transformations de la société, alors que les méthodes artisanales qui régissaient les grandes maisons du cognac et de la fine porcelaine ne pouvaient plus résister au vent de l'industrialisation, sont les points forts d'un film qui nous fait pénétrer de l'intérieur les drames de ces dynastie de province qui vacillent. Au-delà de l'histoire d'amour (intéressante mais trop développée), ce sont ces incursions dans ces univers industriels qui fascinent vraiment, d'autant plus que les décors patiemment recréés de l'usine de porcelaine font revivre les conditions artisanales impossibles (où l'ouvrier était le grand sacrifié de l'affaire) mais aussi la beauté de ces traditions au bord du gouffre où l'excellence ne pouvait plus demeurer commerçante.

Assayas s'est laissé trop fasciner par le projet parallèle de montrer l'évolution d'un couple à travers le temps, avec la passion muée en cohabitation difficile puis l'amour scellé par les épreuves traversées en commun. Il relève ce défi au mépris de certaines longueurs (l'épisode de la lune de miel en Suisse paraît interminable).

Charles Berling tient un rôle difficile qu'il parvient à endosser avec une sorte de retenue, de pudeur, qui sied à ce personnage d'homme en proie à des déchirements dont il n'ose exprimer l'ampleur et qui se retire en lui-même pour souffrir

mais s'ouvre parfois pour aimer.

De plus en plus abonnée aux rôles de femme glaciale, Isabelle Huppert se surpasse dans le créneau, presque janséniste, statue de la rigidité dans la peau de l'épouse rejetée, engoncée en des principes d'un autre âge qui la paralysent. On la retrouve excellente mais désormais prévisible dans ce type de rôle. C'est à Emmanuelle Béart que revient celui de la femme aimante, dévouée, capable de concessions, voire d'incartades pour demeurer présente auprès de celui qu'elle aime. Des répliques parfois faciles et clichés sèment quelques pépins sur sa route du tendre, mais elle s'est investie corps et âme pour faire vivre cet éternel féminin voué à l'amour. On lui découvre une vulnérabilité qu'elle n'avait pas montrée à l'écran depuis longtemps. D'autant plus qu'elle devait relever le difficile pari

d'être rajeunie, puis vieillie au fil de l'histoire.

Les Destinées sentimentales exige du spectateur un abandon pour plonger dans la durée, celle des trois heures du film, surtout celle d'une traversée du temps, grand thème d'une œuvre qui jongle avec plusieurs genres et réussit dans ses meilleurs moments, et malgré quelques segments romanesques plus faibles, à déjouer les codes de la fresque historique pour y apporter une sensibilité, une écoute, un frémissement de vie de plus.

Au-delà de l'histoire d'amour, ce sont des incursions dans ces univers industriels qui fascinent vraiment

L'autre moitié de la barrière

RESSOURCES HUMAINES

De Laurent Cantet. Avec Jalil Lespert, Jean-Claude Vallod, Chantal Barré, Véronique de Pandealaere, Michel Begnez, Lucien Longueville. Scénario: Laurent Cantet, Gilles Marchand. Image: Matthieu Poirot-Delpech, Claire Caroff. Montage: Robin Campillo, Valérie Deloof. France, 2000, 100 minutes.

MARTIN BILODEAU

La programmatrice du Cinéma Parallèle d'Ex-Centris a eu une très judicieuse idée en jumelant ce magnifique *Ressources humaines* au nouveau film de Philippe Falardeau, *La Moitié gauche du frigo*. Non pas que les films se ressemblent. Plutôt, ils se rejoignent dans leurs préoccupations sociales, Falardeau abordant la question de la mondialisation à l'échelle d'un individu, Laurent Cantet l'élargissant, dans *Ressources humaines*, à celle d'une famille et d'une petite ville industrielle de France, à l'heure où le robotisage de l'usine locale cause des saignées dans le personnel.

C'est dans ce contexte, tendu et potentiellement explosif, que le jeune héros du film, Frank (Jalil Lespert), tout juste rentré de Paris où il a suivi un cours de gestion du personnel, amorce son stage, au département des ressources humaines de cette usine où travaillent son père et sa sœur. Bien que ces retrouvailles constituent pour lui un heureux retour aux sources, la situation, néanmoins, a changé dans la tête et le cœur des ouvriers qui l'entourent, dont plusieurs voient en lui, futur cadre, un traître gagné par l'ennemi. Frank aura beau faire pour maintenir intacts ses liens avec ses proches, hostiles, et avec son

père (excellent Jean-Claude Vallod), si fier de son fils, il se trouve néanmoins pris dans l'engrenage lorsque son patron (Lucien Longueville) lui confie la mission d'interroger le personnel au sujet de la semaine de 35 heures, se servant ensuite des résultats, à l'insu de Frank, pour justifier d'autres compressions.

Produit pour la chaîne franco-allemande Arte, *Ressources humaines* s'inscrit dans une tradition de cinéma réaliste européen qui a du mal à trouver des créneaux, en grande partie à cause des lois capitalistes qu'il dénonce. Malgré un départ difficile, où la fiction semble avoir du mal à trouver sa place dans un cadre et une lumière qui évoquent trop le cinéma documentaire, Laurent Cantet s'éloigne ensuite de la théorie et évite l'écueil du pamphlet pour livrer, en toute simplicité, une œuvre émouvante et vraie. Une œuvre plus lumineuse qu'austère, d'ailleurs, qui, bien qu'ancrée dans une réalité très particulière à la France, n'en est pas moins universelle en ce qu'elle expose comme des otages d'une machine plus grosse et abstraite les acteurs du monde économique, qu'ils soient d'un côté ou de l'autre de la barrière syndicat-patronat. C'est sur cette barrière, véritable sujet du film, que le pauvre Frank marchera comme un funambule, partagé entre l'affection qu'il éprouve pour les gens traités injustement et la soi-disant raison économique.

Seul comédien professionnel de la distribution, Jalil Lespert, un nouveau venu, donne beaucoup de tonus et de naturel à ce personnage complexe, sans jamais supplanter à l'image ses compagnons de jeu, des non-professionnels que Cantet, de toute évidence, a gagnés, tant à la cause du projet artistique, consistant, tendu et admirablement réglé, qu'à la cause, humaine et hautement émotive, qu'il a si bien réussi à nous faire entendre.

Sous les coutures du ballon

DOIGTS DE FÉE

Réalisation et scénario: Edgar Soldevilla. Image: Robert Vanherweghem. Montage: Jean Saulnier. Musique: IAM. Québec, 2000, 51 minutes. Au Cinéma de l'ONF le 20 novembre à 19h, suivi d'une causerie, et du 21 au 23 novembre à 19h et 20h30.

ANDRÉ LAVOIE

Entre le ballon de soccer de première qualité que vous paierez 100 \$ et les 60 \$ que recevra un enfant pakistanais pour le coudre il y a une industrie florissante qui engrange un milliard de dollars de profits par année. On se doute bien qu'elle soigne davantage les intérêts de ses actionnaires que ceux des 100 000 travailleurs de la ville de Sialkot, qui fabriquent environ 75 % de toute la production mondiale. Et parmi eux, 20 000 enfants passent plus de temps à s'abîmer les yeux et les doigts qu'à aller à l'école. Dans tout le Pakistan, près de trois millions d'enfants s'échinent à rapporter quelques sous à la maison.

C'est cette réalité que décrit Edgar Soldevilla dans *Doigts de fée*, un documentaire qui expose leurs conditions tout simplement lamentables de vie et de travail. Le réalisateur dresse le portrait peu reluisant de la situation, tout en insérant quelques images décrivant la fascination qu'exerce le soccer dans le monde entier, et ironiquement auprès de jeunes qui ne savent pas que des gens de leur âge n'ont guère le temps, et encore moins l'énergie, de s'amuser avec un ballon.

On ne peut s'empêcher d'établir quelques parallèles entre *Doigts de fée* et le magnifique documentaire de Marquise Lepage, *Des marelles et des petites filles*, qui présente avec franchise et une grande sensibilité le drame de ces enfants-esclaves dans les pays en voie de développement. Alors que Lepage parcourait plusieurs endroits de la planète pour mettre en lumière l'ampleur inimaginable du problème de l'enfance broyée à jamais, Soldevilla se concentre sur la réalité désolante de la ville de Sialkot et adopte un ton plus pragmatique, donc forcément moins poétique et cinématographique.

Même si les enfants sont au cœur de *Doigts de fée*, abondamment filmés au travail, ils s'expriment très peu devant la caméra, une voix hors champ, toujours la même d'un bout à l'autre du documentaire, se chargeant de nous faire partager leurs réflexions. Est-ce par pudeur, par timidité? Malheureusement pour eux et pour nous, ils ne restent que des victimes anonymes de cette implacable mondialisation des marchés et non des êtres de chair et de sang qui souffrent, dont on aimerait entendre, sans filtre, le rire ou les larmes.

Refusant de céder au défaitisme, le réalisateur présente quelques initiatives locales, soutenues par des organisations humanitaires internationales, pour per-

mettre à ces (trop) jeunes travailleurs de retourner à l'école, parfois au désespoir des parents, devenus «les contremaitres de leur progéniture». On y montre des inspecteurs s'assurant que les ballons sont cousus par des adultes consentants et les efforts de plusieurs organismes pour faire reconnaître par le gouvernement et l'industrie cette aberration que constitue le travail des enfants. Mais comme le dit le patron d'une petite fabrique d'appareils chirurgicaux, une autre spécialité du Pakistan, «pour vivre, il faut produire toujours plus. C'est mathématique». Une loi devenue soudainement bien naturelle...

Puisque la Fédération des travailleurs et travailleuses du Québec (FTQ) s'est financièrement impliquée dans la production de ce documentaire, il a voix au chapitre, ce qui n'est pas sans susciter un certain malaise, et ce, en dépit des bons sentiments qui peuvent animer cette organisation syndicale pour la cause des enfants exploités. On aurait préféré entendre davantage, dans leurs mots et de leur propre bouche (pourquoi a-t-on si peur des sous-titres...), ceux qui militent là-bas pour mettre fin à l'exploitation, et surtout les principales victimes. Malgré la force du sujet et le caractère d'urgence qui s'en dégage, *Doigts de fée* ne dépasse jamais la forme du reportage consciencieux et appliqué.

« WOW! UN FILM QUI VOUS RENVERSERA. »

Larry King, USA TODAY

« FASCINANT! HAUTEMENT DIVERTISSANT, UN FILM À VOIR ABSOLUMENT! LE PUBLIC POUSSERA DES ACCLAMATIONS, CUBA GOODING, JR. ET ROBERT DE NIRO DOSSENT LEURS MEILLEURES PERFORMANCES DEPUIS DES ANNÉES... UN CANDIDAT CERTAIN POUR LES OSCAR! »
Lou Lumenick, NEW YORK POST

« UNE BELLE VICTOIRE! »

EBERT & ROEPER AND THE MOVIES

« UN DIVERTISSEMENT DYNAMIQUE. 'L'HONNEUR À TOUT PRIX' VOUS DONNE ENVIE D'EN AVOIR PLUS. »
Kevin Thomas, LOS ANGELES TIMES

« DE NIRO ET GOODING VIVENT UNE CHIMIE EXTRAORDINAIRE ALORS QU'ILS NOUS LIVRENT UNE INTERPRÉTATION ÉLECTRISANTE. »
Michael Wilmington, CHICAGO TRIBUNE

« LA MEILLEURE ET LA PLUS PUISSANTE INTERPRÉTATION DE 'JERRY MAGUIRE' »
RUI MCGONNELL, FOX NEWS (JAMAÏ)



ROBERT DE NIRO CUBA GOODING, JR. L'HONNEUR À TOUT PRIX

(version française de Men Of Honor)

FOX 2000 PICTURES présente une production de STATE STREET PICTURES. UN FILM DE GEORGE TILLMAN JR. ROBERT DE NIRO, CUBA GOODING, JR. « L'HONNEUR À TOUT PRIX » HAL HOLBROOK, DAVID KEITH, MICHAEL RAPAPORT, POWERS BOOTH, ANJANJAN ELLIS et CHARLIZE THERON. MARK ISHAM, PRÉSENTÉ PAR SALVADOR PEREZ, avec JOHN CARTER, ACE GONZALES, LESLIE DILLEY, ANTHONY B. RICHMOND, ASC, CSC, BOB BILLY, COSBY et STANLEY ROBERTSON. ROBERT TEITEL, BILL BADAJO, CARL BRASHEAR, SCOTT MARSHALL SMITH et GEORGE TILLMAN JR.

MAINTENANT OUVERT!		VERSION FRANÇAISE	
FAMOUS PLAYERS STARTE	CINÉPLEX ODÉON	LES CINÉMAS	MÉGA-PLEX™ GUZZO
MONTREAL	QUARTIER LATIN	LANGELIER 6	JACQUES CARTIER 14
MÉGA-PLEX™ GUZZO	MÉGA-PLEX™ GUZZO	CINÉPLEX ODÉON	LES CINÉMAS GUZZO
TASCHEREAU 18	PONT-VIAU 16	ST-BRUNO	TERREBONNE 8
CINÉPLEX ODÉON	CINÉMA	CINÉPLEX ODÉON	CINÉPLEX ODÉON
LAVAL (Carrefour)	ST-EUSTACHE	BOUCHERVILLE	CARREFOUR DORION
G GALERIES ST-HYACINTHE	CINÉ-ENTREPRISE	CINÉMA DE PARIS	CARREFOUR DU NORD
ST-HYACINTHE	PLAZA REPENTIGNY	ST-BASILE	ST-JÉRÔME
À L'AFFICHE!	CINÉPLEX ODÉON	CHATEAUGUAY ENCORE	VALLEYFIELD
FAMOUS PLAYERS	LES CINÉMAS GUZZO	MÉGA-PLEX™ GUZZO	CINÉPLEX ODÉON
ÉGYPTIEN	FAUBOURG	COLISEE KIRKLAND	DES SOURCES 10
LES CINÉMAS GUZZO	CINÉPLEX ODÉON	CINÉPLEX ODÉON	CINÉPLEX ODÉON
LACORDAIRE 11	CAVENDISH (Mail)	LASALLE (Place)	LAVAL (Galerie)
CINÉMA	CINÉMA PINE	ST-EUSTACHE	STE-ADELE
SON DIGITAL	SON DIGITAL	SON DIGITAL	SON DIGITAL

PRIX DU PUBLIC — FESTIVAL DE FILMS CINÉMANIA

« Mon film sur l'amour absolu »

— Emmanuelle Béart

« TROIS HEURES DE BONHEUR! »

— René Homier-Roy

« Une superproduction de prestige auréolée d'une distribution de grande classe qui rejoint l'ambition de "À la recherche du temps perdu" de Marcel Proust. »

— Screen International

Les destinées sentimentales

EMMANUELLE BEART
CHARLES BERLING
ISABELLE HUPPERT

un film de OLIVIER ASSAYAS
d'après le roman de Jacques Chardonne

CITE 107.3 FM — Albin Michel — SEVILLE

À L'AFFICHE!	CINÉPLEX ODÉON	CINÉPLEX ODÉON	CINÉPLEX ODÉON	CINÉMA PINE
PARISIEN	QUARTIER LATIN	DAUPHIN	LAVAL (Galerie)	STE-ADELE
SON DIGITAL	SON DIGITAL	SON DIGITAL	SON DIGITAL	SON DIGITAL

« Un film brillant, un regard touchant et drôle sur la condition humaine. On devrait contraindre tous les médecins à aller le voir. »
René Homier-Roy, Flash

«...un film précis et beau comme la vie.»
Dennis Clair, ICI

★★★★
«...un de ces rares et précieux films qui vous redonnent confiance en l'humanité.»
Louise Blanchard, Le Journal de Montréal

LES CONFESIONS D'UN DOCTEUR

Un film de MICHEL DEVILLE
avec ALBERT DUPONTEL
VALÉRIE DRÉVILLE
D'après le roman de MARTIN WINCKLER
« La Médecine de Sacha »

À L'AFFICHE! FAMOUS PLAYERS PARISIEN SON DIGITAL

LES ARTS

DANSE

Figure d'abondance

Un «best of» de Paul Taylor aux Grands Ballets

BERNARD LAMARCHE
LE DEVOIR

Pour les soixante-dix chandelles de son créateur toujours actif dans le monde de la danse moderne, la Paul Taylor Dance Company (PTDC) poursuit une tournée internationale qui la mènera, à l'invitation des Grands Ballets canadiens de Montréal, à donner pendant trois soirs la semaine prochaine, à la Place des Arts, un programme intitulé ambitieusement *Le meilleur de Paul Taylor*. Selon une formule rétrospective, le public d'ici pourra se frotter à ce qui est considéré, et ce depuis près de quarante ans qu'existe la compagnie, comme ce qui se fait de mieux dans le domaine.

Soliste de 1955 à 1962 pour Martha Graham, Taylor est reconnu pour avoir apporté à la danse moderne une souplesse et un humour corrosif, en plus d'une rigueur athlétique qui caractérise encore aujourd'hui les productions de sa compagnie fondée en 1962. Terriblement actif sur le plan de la création — une première mondiale cette semaine l'empê-

chait de nous accorder un temps d'entrevue —, Taylor a peu modifié son approche exigeante avec les années, explorant toujours de nouvelles idées. Comme danseur, il imposait à sa grande corpulence des mouvements tout en fluidité, une fermeté qu'il exige aujourd'hui de ses danseurs.

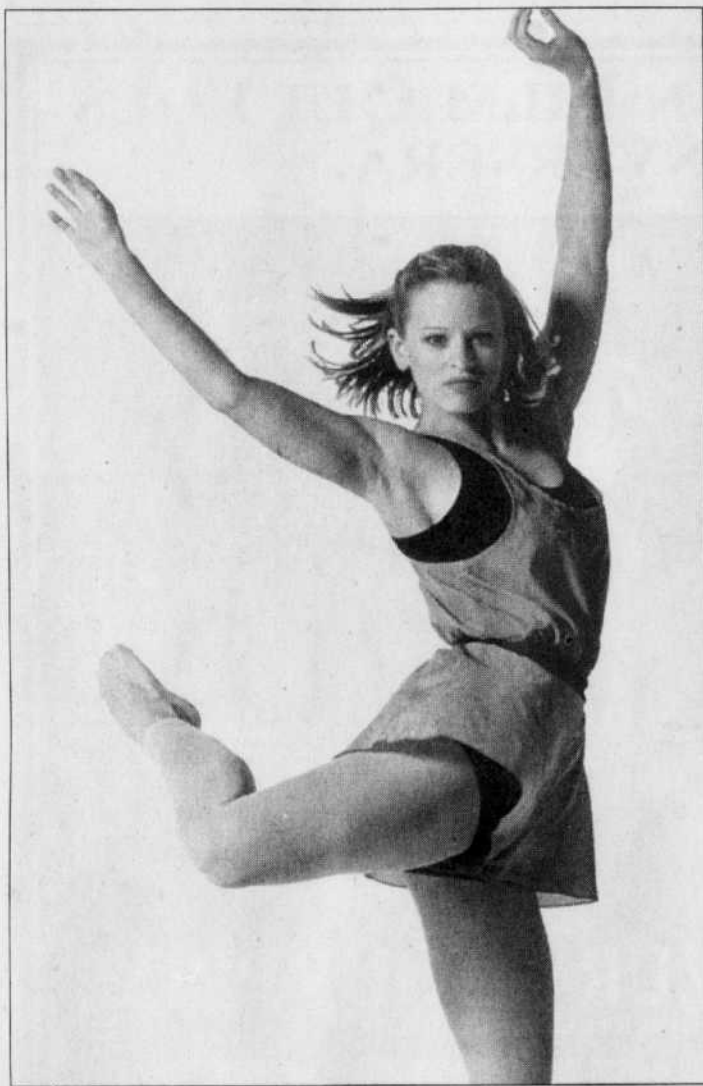
Érotisme et lyrisme

Bien qu'il ne soit pas monté sur scène depuis presque trente ans, Taylor danse désormais pour nourrir sa création, dont il augmente le répertoire à coup de deux ou trois pièces annuellement. Depuis dix ans qu'il s'est joint à la compagnie, le danseur Patrick Corbin considère que «la seule chose qui ait changé depuis que je me suis joint à la compagnie vient de l'utilisation par Paul de la musique populaire de différentes décennies. La structure de ses pièces est solide. La différence dans la troupe provient du fait que le groupe de danseurs qui s'est associé à la compagnie quand j'y suis arrivé avait un entraînement de ballet classique. Les pièces sont techniquement plus proches du ballet».

En 1962, Taylor a créé *Aureole*, une pièce fondatrice, emblématique, intégrée au répertoire du Royal Danish Ballet en 1968, interprétée par bien d'autres encore, dont Corbin. Dans le documentaire *Dancemaker*, sur l'univers de la PTDC, on voit les images des interprètes de cette pièce par Taylor et par Corbin se côtoyer, un passage difficile pour Corbin à regarder. «Pour l'interprétation d'*Aureole*, je me mets beaucoup de pression. C'est terriblement difficile de suivre les pas de Paul dans ce rôle. Pourtant, il sait que cette position est difficile. Il ne met pas de pression sur les danseurs qui reprennent ces rôles. Il est généreux dans ces conditions. Il attend des choses précises, mais il nous donne en même temps beaucoup d'espace d'interprétation.»

L'héritage de Paul Taylor, selon Corbin, tient à son utilisation de la gestuelle et de la posture dans ce qu'elles ont de plus «régulier et habituel». «Ces usages ont changé le monde de la danse. Il a également été le premier chorégraphe de danse moderne à utiliser de la musique classique. C'est un autre de ses legs. D'autres chorégraphes modernes, spécialement Martha Graham, croyaient fermement en l'utilisation exclusive de musiques de compositeurs modernes du XX^e siècle. Paul, avec *Aureole*, est allé complètement contre ces principes et a changé, encore une fois, le monde de la danse moderne.» L'humour est également un des ingrédients du travail de Taylor, qui lui permet d'être universellement accepté. «Son humour n'est pas spécifiquement américain. Il amène l'humour à un niveau humain, que tous peuvent apprécier. Peu importe où nous sommes dans le monde, les gens réagissent aux mêmes moments d'humour.»

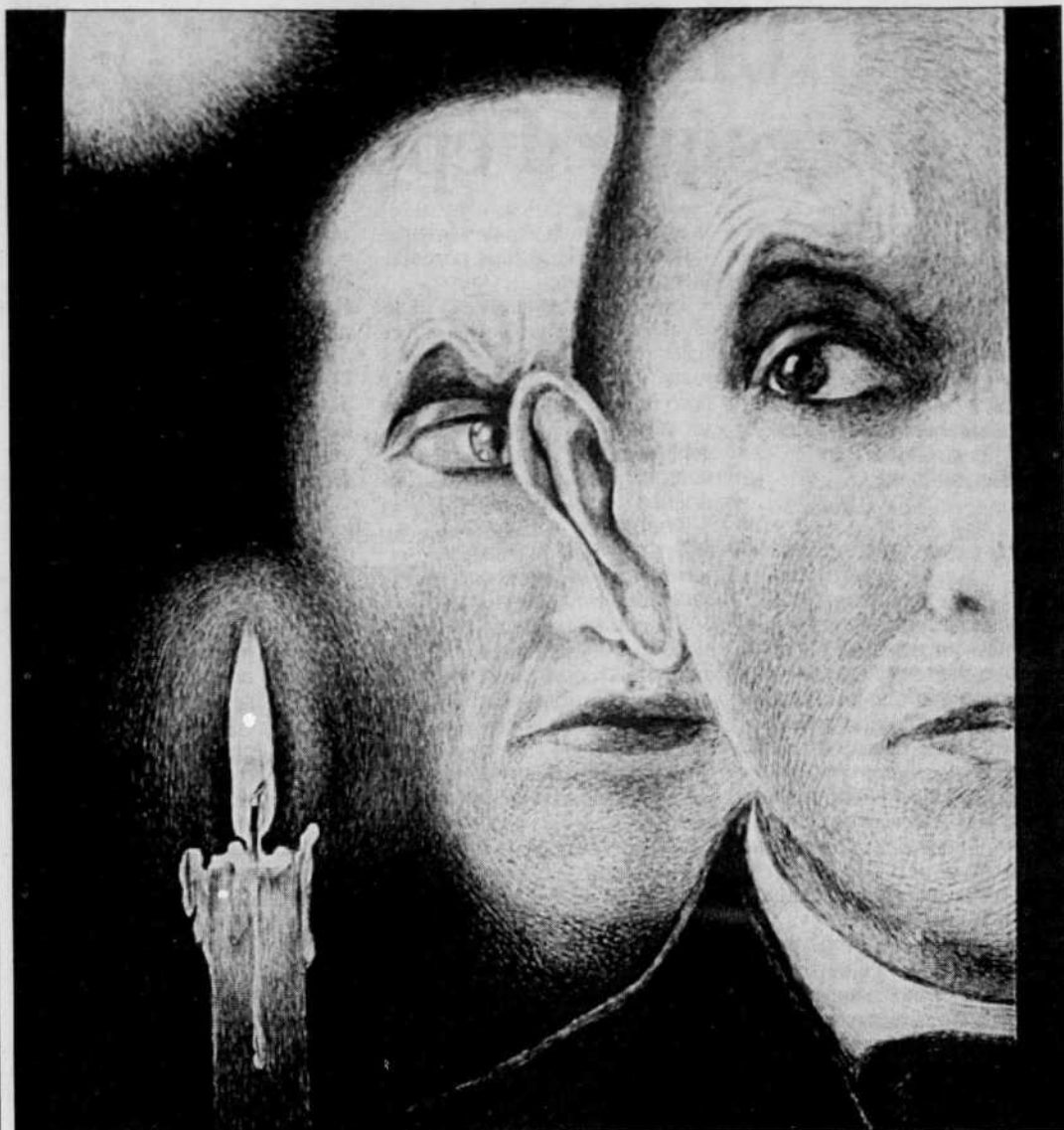
Pour le passage de la compagnie à Montréal, pour ce «best of», le programme sera fait de lyrisme, d'érotisme, mais saura aussi bousculer. Sur la musique de Bach, *Cascade* (1999) se rapproche le plus du lyrisme et du ballet. *Syzygy* (the nearly straight line configuration of three or more celestial bodies in a gravitational system), de 1987, sur sa musique électronique, se veut postmoderne selon Corbin : «Il n'y a pas dessinée de lignes claires, dans un mouvement frénétique, un très haut niveau d'énergie, le tout appuyé sur l'idée du chaos.» Sur la musique d'Astor Piazzolla, *Piazzolla Caldera* (1997) est «un tango retravaillé dans le style Taylor, ouvertement sexy». Autre qualité des programmes de la compagnie, ils contiennent plusieurs dimensions, ce qui lui fait dire que la PTDC s'adresse aussi aux gens qui pourraient être repoussés par la danse moderne. «Notre compagnie est très accessible. C'est de la danse pour les gens.»



LOIS GREENFIELD

Syzygy, de 1987, sur sa musique électronique, se veut postmoderne selon Patrick Corbin.

ARTS VISUELS



SIG. VIGANI

Il faut voir dans les salles du musée l'art et l'image cinématographique progressivement se contaminer.

Hitchcock photographe

HITCHCOCK ET L'ART: COÏNCIDENCES FATALES

Musée des beaux-arts de Montréal; Pavillon Jean-Noël Desmarais jusqu'au 18 mars 2001

BERNARD LAMARCHE
LE DEVOIR

Fascinante, cette exposition Hitchcock organisée par Guy Cogeval, directeur du Musée des beaux-arts de Montréal (MBAM), et Dominique Paini, directeur de la Cinémathèque française. Sous le couvert du paradoxe et de la polysémie que porte son sous-titre — «coïncidences fatales» (lire inévitables?) —, l'exposition généreuse apporte plus de questions qu'elle n'avance de réponses. Cette «installation poétique autour d'Alfred Hitchcock», comme se plaît à la définir Cogeval, à mille lieues de toute prétention, voire de toute sécheresse, d'ordre scientifique, ouvre à la pelle des séries de signifiants, multiplie les parcours parallèles entre l'art, l'illustration et le cinéma du «maître du suspense», évite à tout prix de donner lieu à une clas-

sification trop rigide et devrait, de ce point de vue, plaire à plusieurs.

On entre dans *Hitchcock et l'art: coïncidences fatales* comme dans les lubies d'un collectionneur excessif. L'accrochage des nombreuses œuvres d'art, photographes tirés des films, *storyboards*, affiches et accessoires, a été pensé de façon à donner l'impression d'une libre déambulation parmi les recoupements d'images qu'un amateur incroyable aurait imaginés, en dehors des catégories admises. La présentation fonctionne par agglomérations d'images tirées du répertoire hitchcockien, associées entre elles avec des séries d'œuvres d'art pour montrer les connivences thématiques et iconographiques entre Hitchcock, l'art qui l'a précédé, celui qui lui a été contemporain, celui qui s'est fait par la suite, jusqu'à l'art qui se fait maintenant.

Hitchcock et l'art: coïncidences fatales utilise une formule certes renouvelée en fonction du contexte muséal, répandue déjà dans certains cercles universitaires, qui consiste à mélanger non pas les styles, mais des images de provenances diverses, pour mieux faire comprendre les transformations apportées par telle époque, tel artiste, à des thèmes connus. On fait dans l'iconographie comparée, revisitée cependant par des considérations faisant la part belle au ludique comme à la sphère psychologique, à travers la question du voyeurisme, la représentation de la femme, etc.

La différence notable entre cette méthode longuement éprouvée en histoire de l'art et ce que tente de faire l'exposition Hitchcock vient de ce que les sources littéraires dont est friande la discipline font place à des atmosphères ou encore à des stratégies pour tirer les ficelles de l'inquiétude, du fan-

tasme ou de l'horreur (bien qu'aucune image insoutenable ne vienne bouleverser le parcours de l'exposition). Les tensions et des environnements instables, tendus ou terribles fusent, comme dans les nombreuses et déliantes œuvres d'Alberto Martini, d'Odilon Redon (magnifiques gravures à partir d'Edgar Poe) ou, selon une domesticité rendue inconfortable, dans celles d'Edouard Vuillard, notamment dans les étranges lumières de *L'Accord parfait* (*Madame Gillou chez elle*), un tableau de 1931, combien suspects.

Parmi les autres numéros fabuleux de cet accrochage, il faut noter *Château Dolbadern, nord du pays de Galles* (1800), la pièce de réception à l'Académie de William Turner, *La Morte* (1890), de Willy Storbach — œuvre ophélique proche de cet arrêt sur image de Kim Novak dans *Vertigo* (1958) —, et *L'Œil* de Salvador Dali, rare pièce que possédait le cinéaste et que le peintre surréaliste lui aurait offerte à la fin du tournage de *Spellbound* (1944). D'ailleurs, à la collaboration Hitchcock-Dali, l'exposition consacre une salle éblouissante. Plus proche de nous, *Seed* (*Nucleus*), une pièce de 1996 de Tony Oursler, admirablement enfoncée dans son coin de mur, pose avec plus de mordant que les œuvres qui l'avoisinent, la question ici trop malheureusement réduite à un motif iconographique — l'œil — du voyeurisme.

Effet cinéma

Il faut voir dans les salles du musée l'art et l'image cinématographique progressivement se contaminer. Après le spectaculaire salle aux multiples et somptueux présentoirs accueillant des objets fétiches de l'univers hitchcockien,

VOIR PAGE C9: EXPOSITIONS

Faculté de musique

RÉCITAL PIANO

Un jeune pianiste dont l'élan naturel a été comparé à Rubinstein.

Stéphan Sylvestre

Kaléidoscope...

ŒUVRES DE CHOPIN, SCHÖNBERG, RAVEL, SCHUMANN ET MARTINU

Le JEUDI 23 NOVEMBRE 2000

Billetterie Place des Arts 842-2112

PRIX DU CONCERT	ADULTE	AÎNÉ	ÉTUDIANT
TAXES DÉ VENTE INCLUSES	15\$	12\$	8\$

100.7 FM

Salle Claude-Champagne, 220, avenue Vincent-d'Indy

Une coproduction de la Chaîne culturelle de Radio-Canada et de la Faculté de musique de l'Université de Montréal

Université de Montréal

SURVEILLEZ LES ACTIVITÉS DU 50^e ANNIVERSAIRE DE LA FACULTÉ DE MUSIQUE

diffuseur officiel radio 7

chaîne culturelle Radio-Canada

LE DEVOIR | La Scène Musicale | CISM | CWW | MONTREAL | LE P-INT

Chœur Saint-Laurent

Dimanche 26 novembre 2000 à 20 h

Noël millénaire!

John Rutter

Gloria

Œuvres de William Mathias, Peter Schubert, Mack Wilberg, Daniel Pinkham, Guillaume Costeley, Robert Shaw / Alice Parker, André Bellefeuille et Laz Ekwueme

Chœur Saint-Laurent, Dominique Roy, orgue, Champlain Brass Ensemble, Iwan Edwards, chef

Salle Pollack

555, rue Sherbrooke Ouest, Montréal

Adultes 20 \$ | Age d'or 15 \$ | Étudiants 10 \$

Renseignements et billets: (514) 483-6922 ou info@choeur.qc.ca

www.choeur.qc.ca

EXPOSITION

Les suites de RIOPELLE 1972

(116 cm x 160 cm)

GALERIE 67

990, avenue de Salaberry, Québec G1R 2V3

Tél.: 418-522-2233

MC

DIMANCHE 17h

ICI RADIO-CANADA

LES ARTS

EXPOSITIONS

SUITE DE LA PAGE C8

puis celle des portraits du maître, dans lesquels semblent déjà concentrées toutes les facettes que l'exposition tentera de formuler, arrive celle des influences de la culture victorienne de la fin du XIX^e siècle, avec les toujours mystérieuses œuvres symbolistes et préraphaélites, par lesquelles commence à être démontrée la perméabilité des arts.

L'exposition semble reposer tout entière sur les mots de Jean-Luc Godard, reproduits à l'entrée du parcours, disant du cinéaste qu'il était «le plus grand créateur de formes du vingtième siècle», énoncé repris sur un mur vers la fin du parcours, mais autrement, par Claude Chabrol et Eric Rohmer. Les extraits filmiques ne sont pas rares dans l'exposition; ils jouent un rôle crucial et l'exposition exhibe précisément avec brio ce tourbillon de formes créées par le maître. Pour montrer ce en quoi les images hitchcockiennes résonnent avec d'autres, il a toutefois fallu stopper le mouvement du cinéma. Pour ce faire, il aura fallu faire de Hitchcock un photographe. Dans l'exposition, le photogramme règne en roi.

Falla-t-il, pour arriver à cette démonstration souvent éloquent, ralentir et figer les images des films? S'il est des éléments primordiaux à l'art de Hitchcock qui sont absents de cette exposition — difficile de les transposer aux salles du musée, comme le souligne Dominique Paini, sans dé-

substantialiser, dirions-nous, le cinéma —, ils sont reliés à ce qu'il est désormais convenu de nommer l'«effet cinéma». Tant la succession déstabilisante des images que le dispositif de projection (la salle sombre, la nature communautaire, l'écran, etc.) sont évacués dans cette exposition. Il s'agit d'une dimension de l'appareil cinématographique qu'a exploitée Hitchcock avec grand art.

Hitchcock a admirablement bien joué de l'espace dans ses films, écrasant sur l'écran ses protagonistes pour ensuite enchaîner avec force contrastes des images offrant des vues éloignées, ou jouant de la perspective comme d'un vortex capable d'aspirer le regard pour mieux le bloquer dans un plan subséquent. Il est vrai que Hitchcock et l'art souligne ces architectures savantes et terriblement efficaces de l'image, mais le travail de surprise qu'offre la succession des images ne peut être souligné dans ce contexte. Aussi les effets psychologiques des films sont-ils partiellement perdus dans cet accrochage, qui par contre n'évite pas la surcharge, de manière presque claustrophobe, pour mieux compenser cette perte.

Malgré cet axe dont les cinéphiles regretteront peut-être la carence, *Hitchcock et l'art: coïncidences fatales* est une exposition qui prend des risques appréciables, qui ne lasse en rien, malgré la quantité astronomique de numéros, et éveille l'esprit quant aux effets de l'image... fixe.

Le prix de la concentration

MÉDIAS

Existe-t-il une limite au tirage et à l'auditoire qu'un conglomérat pourrait contrôler dans un secteur ou sur un territoire donné? Jean-Claude Leclerc, qui rédige une chronique sur les médias pour le magazine *Le Trente*, se le demande dans l'actuelle édition de cette publication. Claude Ryan se le demandait aussi il y a quatre ans, à l'occasion d'un colloque organisé à l'automne 1996 par le Centre d'études sur les médias.

À l'époque, Ryan se disait convaincu qu'il existe un seuil au-delà duquel la concentration devient inacceptable. Mais il n'avait pas fixé ce seuil. Ni Jean-Claude Leclerc d'ailleurs. Ni personne à ma connaissance. Il affirmait toutefois que la présence à l'époque de trois grands groupes de presse différents (Hollinger, Power et Quebecor) détenant chacun une part significative du marché «offrait des garanties suffisantes d'équilibre».

Maintenant que Gesca/Power a acheté les journaux Hollinger, ce fameux seuil inacceptable a-t-il été franchi? En suivant son raisonnement, on devrait logiquement répondre oui.

Mais ces derniers jours, certains spécialistes ont avancé l'idée qu'il ne sert à rien de s'inquiéter du contrôle que Power exercerait sur les journaux québécois puisqu'il a devant lui un concurrent assez fort, Quebecor, pour équilibrer la mise...

Alors, il existe, ce seuil, ou il n'existe pas? Beaucoup de gens s'inquiètent des effets possibles de la concentration dans le monde des médias. Mais il s'agit d'une inquiétude diffuse, mal documentée. On convient qu'il existe une barrière à ne pas traverser... mais cette barrière a tendance à reculer sans cesse au gré des fusions et acquisitions toujours présentées comme étant «essentiels» à la survie des médias et à la constitution d'empires forts pour faire face à



Paul Cauchon

sante des médias dans de grands empires, face à l'uniformisation des voix et face à la convergence de plusieurs médias écrits et électroniques pour servir Internet.

Pourtant, le malaise existe. Des voix se sont élevées pour demander une commission parlementaire, ou encore des états généraux sur les impacts de la concentration des médias, ou sur le droit du public à une information diversifiée.

Il me semble que la profession journalistique ainsi que le public intéressé devraient plutôt commencer à examiner très concrètement les mécanismes permettant de contrer les effets potentiellement négatifs de la concentration. Bref, soyons pratiques au lieu de tenir des débats théoriques.

Un chercheur en ontologie journalistique de l'Université d'Ottawa, Marc-François Bernier, estime par exemple que la concentration devrait être accompagnée de la mise sur pied de mécanismes de surveillance indépendants et autonomes, qui rendraient régulièrement compte au public des effets de la concentration sur la diversité de l'information et sur l'autonomie des journalistes. Des comités syndicaux dans les médias eux-mêmes? Des experts extérieurs? Des professeurs? Le Conseil de presse? Le débat est ouvert.

Bernier avance aussi une idée forte: les conglomérats médiatiques deviennent de plus en plus des institutions dont il faut se méfier, comme on se méfie maintenant des élus, de la justice, de la police, etc. Ce n'est pas sans conséquence pour la crédibilité et la légitimité des journalistes à moyen terme. «Il faut s'attendre à ce que l'impartialité et même l'intégrité de la profession soient de plus en plus souvent remises en question par les groupes sociaux, qui ne partagent pas les mêmes valeurs que les barons de la presse», dit-il.

pcauchon@ledevoir.com

Arion
Ensemble de musique ancienne
avec instruments à époque

Handel et Dieu

Soliste invité: Daniel Taylor, alto masculin
Chef invité: Monica Huggett, violon baroque

AIRS EXTRAITS D'ORATORIOS

Vendredi 24 novembre et samedi 25 novembre 2000, à 20 h Salle Redpath
Dimanche 26 novembre 2000, à 14 h Centre Canadien d'Architecture

Après avoir mis en musique, dans les quelques dizaines d'opéras qu'il compose pour le public londonien pendant près de 30 ans, les aventures amoureuses et chevaleresques des dieux, déesses et héros de la mythologie et de l'histoire romaine. Handel, à la suite de graves problèmes de santé doublés d'une crise financière et morale profonde, se tourne vers l'oratorio en langue anglaise. Appliquant alors aux personnages de la Bible, tels Saül, Salomon et Jephthé, son goût pour la voix et son irrépressible besoin de raconter et d'émouvoir, il en fera un genre majeur et typiquement britannique.

Billets
Régulier: 22 \$
Étudiants, aînés (avec cartes): 15 \$

Renseignements et réservations
514-355-1825
arion@early-music.com

2^e concert
20^e saison
2000-2001

Une présentation de Desjardins Fiches Desjardins

CCCA

PRO MUSICA
AVEC LA PARTICIPATION DE QUEBECOR

Série «ÉMERAUDE»
Salle Maisonneuve, Place des Arts

HÉLÈNE MERCIER, piano
et
VLADIMIR SPIVAKOV, violon

LUNDI, 27 NOVEMBRE
MARDI, 28 NOVEMBRE, 20H

Programme
Sonatine n° 2, D. 385 de Schubert
Sonate n° 5, op. 24, (Printemps) de Beethoven
Fratres, d'Arvo Pärt
Sonate, de Franck

Présenté par Hydro Québec

Billets en vente au 514 842 2112
ou au www.pfm.qc.ca
Réseau Admission 514 785 1245
Réservez et fraie de service.

14^e saison
2000-2001

Direction artistique
GENEVIÈVE SOLY
et NATALIE MICHAUD

Adieu XX^e siècle
Le samedi 25 novembre à 20 h

Concert commenté par Geneviève Soly

Avec: Ingrid Schmithüsen, soprano
vivié Vincent, claveciniste
Geneviève Soly, claveciniste

Et la participation du Nouvel Ensemble moderne, direction Lorraine Vaillancourt

Une expérience musicale inédite qui marie les instruments anciens au répertoire contemporain!

En nomination pour deux prix OPUS 2000

Les idées heureuses
société de musique baroque

Billetterie: (514) 987-6919
Réseau Admission: (514) 790-1245
Pour information: (514) 843-5881

Centre Pierre-Péladeau
Salle Pierre-Mercure
300, de Maisonneuve Est

SMCQ jeunesse présente

Bouba
ou les tableaux d'une expédition

Texte de Marie Décarv
Musique de Ana Sokolovic
Mise en scène de Carl Béchard

Avec les comédiens
Catherine Trudeau et Sébastien Royette

Chorégraphie de Louise Lussier
Costumes de Caroline Mercier
Scénographie de Pascale Matheron
Éclairages de Caroline Guy

L'Ensemble SMCQ Jeunesse est sous la direction de Pierre Simard

Recommandé aux 5 à 10 ans

POUR TOUT SAVOIR SUR BOUBA:
les colporteurs de Diapason
www.smcq.qc.ca
(514) 843-9305

Et si la musique pouvait vraiment changer le monde?
Un théâtre musical fou, fou, fou pour toute la famille

Dans le cadre de la série Passion Jeunesse du Centre Pierre-Péladeau présenté par Hydro Québec

samedi 9 décembre
Deux représentations seulement à 14h30 et 16h00
Réservations: (514) 987-6919

renseignements: www.smcq.qc.ca

SMCQ Société de musique collaborative de Québec
Centre Pierre-Péladeau
300, boulevard De Maisonneuve Est à Montréal

MONIQUE LEYRAC
chante Nelligan

Disque compact du spectacle présenté au Cinéma Outremont le 22 novembre 1975

Il s'est assis au soir d'hiver
En mon fauteuil de velours vert
Près de l'âtre
Remuant dans

disponible maintenant

ANALEKTA MUSICOR

ARTS

DISQUES

VITRINE DU DISQUE

Jim Corcoran, chanteur de fond

Le nouveau disque de l'Anglo au front noble a trois mois dans le corps: c'est le temps de l'écouter

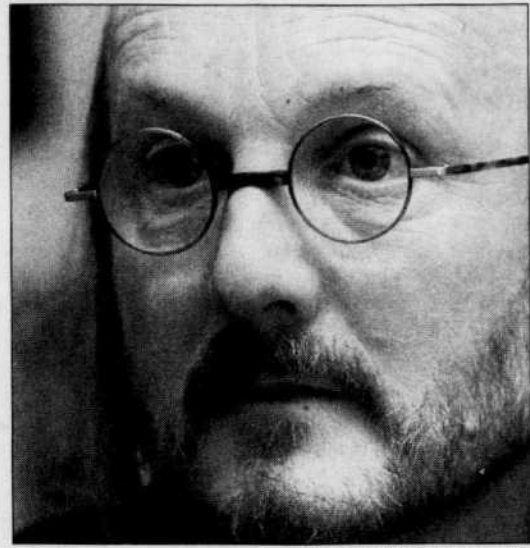
SYLVAIN CORMIER

C'était début septembre. Autant dire le paléolithique. Depuis la sortie d'*Entre tout et moi*, premier disque de compositions originales en sept ans pour Jim Corcoran, il y a eu des siècles et des siècles amen de nouveautés, toutes empilées comme une tour de Babel en plus compact. C'est tout juste si je le revois passer entre mes mains, ce disque sans véhémence, seulement annoncé par un lettrage noir sur fond vert. Je ne me souviens même plus où j'étais pendant les trente secondes de vitrine que l'industrie alloua à la promotion du disque: sous la douche, peut-être. Je me souviens cependant qu'après une brève écoute, je ne savais qu'en faire: pour deux titres qui s'imposaient à l'oreille, *On aurait dit l'amour*, avec son refrain doo wop, et *Mettons le feu*, avec son ambiance à la Steely Dan, il y en avait huit autres qui me laissaient en plan. Huit chansons d'approche musicale résolument diverse, qui demandaient — exigeaient — réécoute. A la bourre, je préférais piger dans la pile et m'occuper d'autres disques plus faciles à circonscrire.

Et c'est ainsi que je me retrouve atablé avec Corcoran, presque trois mois plus tard, causant *Entre tout et moi*: la poussière est un peu retombée, on a le temps. J'ai réécouté l'album à oreille reposée. Et constaté l'évidence: il fallait y mettre le temps. «Deux jours après la sortie du disque, commente l'intéressé, je rencontrais des gens en tournée de promotion qui me disaient: 'J'ai pas eu le temps d'écouter ton disque, de quoi il s'agit?' Je monologuais, alors que j'aurais aimé discuter. C'était la galère. Je pense qu'à l'avenir, je vais essayer de laisser le disque vivre au moins un mois et demi avant de rencontrer qui que ce soit.»

Là-dessus, Corcoran ne doute pas: il a un avenir. C'est un chanteur de fond, un créateur de longue durée. Il faisait, fait, fera des chansons. Et trouvera en toute probabilité assez de preneurs pour ce nouveau disque, malgré le goulot plus que jamais étranglé chez les détaillants, assez pour en enregistrer un autre. «Je suis confiant que le disque va trouver sa place. La Tête en gigue, à l'époque de Jim et Bertrand, n'avait pas été un succès instantané: c'avait pris trois ans avant que Gilles Talbot nous remette un disque d'or. Aujourd'hui, on a l'impression que si l'es pas disque d'or en trois semaines, c'est l'échec. Ça n'a jamais été mon souci.» *Entre tout et moi* avoisine les six mille exemplaires disséminés. Son plus grand succès en solo, l'éponyme *Corcoran*, avait atteint les 30 000 copies, le *Zola à vélo* de 1993, les 12 000, le disque de refontes *Portraits* (1996), les 20 000. «Je trouve que c'est énorme, relative l'artiste. *L'aberration*, c'est le disque d'or ou platine pour un bassin de population si limité. Moi, je suis heureux et motivé. Je rentabilise mes projets, mais par contre je dois travailler. Je dois aller défendre mes chansons sur scène pour que le mot circule. Il y a une bouche à oreille qui existe.»

Il y a aussi l'emploi à la radio chez les Anglos de la CBC, l'émission de musique qu'anime Corcoran depuis quelques milliers de samedis soirs. «Ça me permet d'être inconscient de ces réalités de l'industrie. Je ne compte pas sur mes ventes de disques pour survivre. Mais la survie, ça ne veut pas dire la même chose pour tout le monde.» Corcoran vit honnêtement (à l'extrême est du Plateau), n'a pas d'auto, peu de possessions matérielles. Mais, tout front noble qu'il ait, le bon Jim n'est pas spatiate pour autant. «J'ai besoin d'être heureux. J'aime le bon vin, bien manger, être au chaud en hiver et au frais à l'occasion l'été. Dédé Fortin [dont il était le voisin] a dit que j'étais l'artiste québécois le plus indépendant parce que je faisais ce que je voulais, quand je voulais, avec qui je voulais, comme je voulais. Et j'ai de bons amis, qui me disent claire-



Jim Corcoran

ment ce qu'ils pensent. Si j'avais triché sur ce disque-là, essayé d'être au goût du jour, ils m'auraient tapé dessus et ça m'aurait fait bien mal.»

Libre et fidèle

Parmi ces amis, il y a Michel Bélanger, patron d'Audiogram. Un intransigeant comme Corcoran, rayon authenticité. «Il serait bien heureux de me remettre un disque d'or, mais il me laisse faire.» Mieux, il sait apprécier l'audace, l'effort. «Ce que j'aime chez Audiogram, c'est qu'il y a aussi Mara Tremblay. Et un groupe comme *Loco Locass*. C'est fabuleux. *Loco Locass*. Je vois ça comme la renaissance de la chanson québécoise, au niveau du discours.» Une des chansons les plus déconcertantes d'*Entre tout et moi* s'intitule *Gris comme Pâques à Londres*. Un truc «asymétrique de A à Z», avec des moments chuchotés et des explosions de bruit, sans couplets ni refrain. Une aventure totalement hors normes. C'est la préférée de Bélanger. «Il encourage la liberté. Mais si je lui demandais un jour de m'aider à vendre plus de disques, il m'aiderait aussi.»

Corcoran l'admet volontiers, *Entre tout et moi* est un disque «particulier», pas plus conçu pour le confort d'écoute du plus grand nombre que pour faire plaisir aux irréductibles de Gentleman Jim & His Acoustic Pickings. Seule *Dis-moi qu'tu m'aimes* est de cette eau-là. Justement parce que toutes les autres furent ailleurs. *Pas pire*, par exemple, commence en musique de film d'espion, puis plaque une guitare rageuse sur un p'tit jazz lounge. *Madame Poupart* est une caricature sur fond de rock machinique. *L'aube tardive* — à propos du défunt navigateur Gerry Roufs — est presque une complainte. *J'aurais voulu aller* est un blues à crescendo intense. Et ainsi de suite. Et vice et versa. «Je suis conscient que le fait de m'aventurer sur dix terrains me pénalise. Un chanteur country revient avec un disque country. C'est facile pour son auditoire, le milieu, la critique. Si tu demandes aux gens de faire l'effort de se demander: où est-ce qu'il est rendu et pourquoi?, c'est sûr que ça prend du temps pour décanter le geste. Moi, ça me convient.»

Dérouter pour dérouter, la semaine prochaine, Jim Corcoran est l'invité de première partie du chouchou français M (Mathieu Chédid) à l'Olympia de Paris, puis en tournée à travers l'Hexagone. «On se connaît depuis son premier album. Il me l'a offert, j'ai dit oui. Ça me tentait.» C'est tout. Et c'est suffisant pour un homme libre.

JAZZ

Manne montréalaise

SERGE TRUFFAUT
LE DEVOIR

Syndrome floridien oblige, ces jours-ci on compte tout ce qui se prête à la quantification. Ça fait qu'on a commencé à compter: un, deux, trois, quatre... À un moment qui n'était pas donné, on a tout stoppé en se disant qu'il valait mieux s'en remettre à une cour qui, en raison du sujet, ne peut être qu'une cour des miracles. Soit ces miracles sonores qui meublent le temps, qui séduisent les oreilles.

Evidemment, rétorquera La Palice, si on prend en compte les productions publiées partout dans le monde mondial on va dépasser le nombre fatidique des 300 voix floridiennes... au fait, question Floride, quels grands jazzes devant l'éternel sont originaires de cet État? Entre les trous du bulletin qui a mis tout le monde sens dessus-dessous, on a repéré les profils de Cannonball et Nat Adderley, du divin contrebassiste Sam Jones, et du déviant saxophoniste Archie Shepp.

Nous voici quelque peu mêlé comme mélangé. Faut donc se recentrer. En comptant seulement les disques parus et signés par des musiciens montréalais nous en sommes arrivés au constat que la récolte était riche ou, si on préfère, abondante. Quantitativement comme qualitativement. En tout cas, il y a de quoi se régaler. Et tout d'abord de la musique du pianiste Steve Amirault: *Rendez-vous point* sur étiquette Effendi.

Pianiste défendant l'école de la finesse, de la nuance, Steve Amirault est une sorte de coup double. Il maîtrise l'instrument ainsi que la composition. Plutôt que nous ressortir d'énormes versions des fleurs de l'automne ou des sanglots longs des violons du même automne, Amirault fait le pari du courage. Il se commet. Il propose ses compositions et donc, c'est du CQFD, ses émotions.

Pis? Il n'est ni agressif, ni tran-

ché. Il a le souci de l'élégance et celui du relief. Dans la catégorie petite musique de nuit, il a fait un disque parfait. On pense en particulier à *Surrendering* et *Rendez-vous Point*, à *As I Watched You Leave* et *Song Of Hope*. Ces motifs sonores doivent être considérés comme des pièces d'anthologie de la musique, on le répète, de nuit.

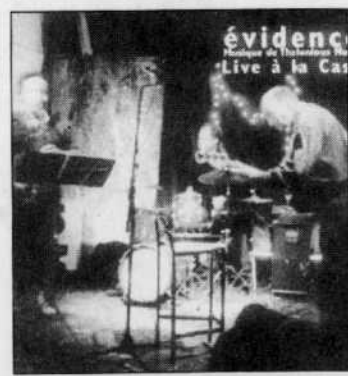
Plus exactement, la musique de ce pianiste hors-pair a ceci de fameux qu'elle oblige l'attention. C'est pas une musique sociale, pas une musique de fond. Elle n'est ni décorative, ni sujet à caution. Elle doit être entendue seul à seul ou dans le silence. Steve Amirault est le pianiste zen de la scène. Que la scène en question soit canadienne ou américaine ou... qu'elle soit géographiquement circonscrite serait totalement superflu.

Evidente affirmation

S'il existe un groupe qui a bien choisi son nom, c'est bien Evidente. L'Evidente en question c'est Jean Derome au saxophone alto, Pierre Cartier à la basse électrique et Pierre Tanguay à la batterie. L'Evidente en question existe depuis plus d'une décennie. Après tant de temps et donc bien de l'ouvrage abattu, l'Evidente s'affirme encore et toujours comme une nécessité qu'on osera justement qualifier d'évidente.

Une nécessité évidente... Quelles sont les musiques nécessaires? En vrac comme en désordre, il y a celles de Duke Ellington et Charles Mingus, John Zorn et Muddy Waters, Mississippi John Hurt, Dexter Gordon, Zoot Sims, Art Pepper, Lester Bowie et Miles Davis, Art Ensemble Of Chicago, Lounge Lizards et Keith «Capitaine Fracasse» Richards, bien d'autres encore et surtout TheLopious Monk.

A Monk, Evidente consacre toutes ses énergies, canalise tous ses talents. A Monk, beaucoup d'autres musiciens ont



consacré des heures et des heures de travail pour mettre l'accent sur les aspérités de *Four In One* et autres javas monkiennes. Parfois ce fut le bonheur, parfois la déception.

Ce qu'il y a de bien, avec Evidente, c'est que ses actionnaires font Monk sans aucun souci de mimétisme. Derome est à l'ère à ou Rouse était coulant, Cartier font danser les notes dans des temps différents à ceux choisis par Larry Ridley et Frank Dunlop. Bref, Evidente ne fait pas du Monk. Ils le refont.

Ils le refont après l'avoir déconstruit. Ils le refont après l'avoir ausculté sous toutes les coutures. Ils sont délinquants là où les autres sont trop souvent trop sages. Enregistré *live* à la Casa, ce nouvel opus d'Evidente est une des grandes idées sonores de cet automne.

Ne reste plus qu'à se demander pourquoi ce groupe unique est si peu convoqué sur les scènes de Montréal et des environs. Cela relève du crime de lèse-majesté.

LIVE À LA CASA

Evidente
Ambiances magnétiques

RENDEZ-VOUS POINT

Steve Amirault
Effendi

Trente ans trop tard, les Beatles en un volume

1
The Beatles
Apple (Capitol)

C'est en 1970 qu'aurait dû paraître *1*, ultime compilation de la fabuleuse musique des quatre garçons dans le vent, rassemblant comme son titre l'indique les numéros un de palmarès du groupe en Angleterre et/ou en Amérique. Seulement voilà, à l'époque, les Beatles abhorraient les disques de grands succès. Tout au plus les quatre ex-Fabs avaient-ils convenu en 1973 de réduire leur extraordinaire catalogue à deux doubles disques, chacun représentant une période distincte, le 1962-66 (dit le *Bleu*) pour l'avant-*Sgt. Pepper's*, et le 1967-70 (le *Rouge*) pour l'après. En fait, c'était un pis-aller, une concession à la compagnie de disques: les albums originaux se vendaient encore bien.

Evidemment, le temps a fait son œuvre et, justement, l'œuvre des Beatles n'est plus intégralement représentée dans les discothèques: la plupart des gens, suppose-t-on, souhaitaient ces dernières années un disque simple d'essentielles en plus essentielles que toutes les autres essentielles. C'est ce qu'on leur fournit ici, à temps pour les Fêtes, sur les entrefaites de la brique autobiographique *The Beatles Anthology*. Il faut croire qu'on a eu raison: l'album est triple platine en pré-commande. On prévoit non sans arrogance que d'ici 2010, le disque aura supplanté le fameux *Greatest Hits* des Eagles au sommet des albums les plus vendus de tous les temps. On n'ose imaginer le chiffre qu'un tel disque eut atteint en trente ans.

Tout ceci est bel et bon. Toute manière de garder les Beatles en mémoire, fût-ce par pur mercantilisme, ne me semble pas négligeable: il se peut même qu'en se procurant *1* dans leur collection de base, de jeunes fadas de musique deviennent beatlemanniques à leur tour et entreprennent d'explorer le corpus entier (il y a des tas de pochettes reproduites dans le livret, beau début pour une collection). Du moment que les albums d'origine demeurent encore et toujours disponibles. C'est le risque de tout minimum: qu'on en reste là.

Ce qui ne serait pas un si grand malheur, si l'on contemple l'héritage Beatles avec un peu de perspective: quel autre artiste de musique populaire peut prétendre à l'immortalité avec 27 titres de cette valeur-là? L'auditeur le plus blasé le constatera: même en l'absence des *Twist And Shout*, *A Day In The Life* ou *Strawberry Fields Forever* (éliminés par le critère du palmarès), l'écoute est ahurissante: de *Love Me Do* à *The Long And Winding Road*, c'est le plus long sans-faute qui soit. Commencer, et même finir, avec *1*, ne peut qu'être encouragé.

Sylvain Cormier

ALL THAT YOU CAN'T LEAVE BEHIND

U2
Interscope (Universal)

Finies les galipettes. Confisquées, les machines. En retenue, les garnements. Le p'tit monsieur au gros bon sens qui, dans le bureau lambrissé au fond de chacune de nos têtes, surveille nos intérêts, a sonné la fin de la récré dans les caboches des écervelés de Dublin. On entend d'ici son sermon. Messieurs Bono, The Edge, Larry Mullen Jr. et Adam Clayton, ne croyez-vous pas que vous avez été assez loin avec vos amusants bidules électroniques? Vous est-il absolument indispensable de vous aliéner définitivement vos fans? Sachez qu'il n'en tient qu'à vous de réclamer votre trône de meilleur groupe rock au monde, petits vernis que vous êtes: personne ne l'a mérité depuis *Achtung Baby!* La date de péremption n'est pas atteinte: profitez-en! A vos instruments!

Les vieillissants gamins ont compris le message. Voici donc *All That You Can't Leave Behind*, l'album bien-nommé du retour de U2 à la raison. Je traduis: on a le bagage qu'on a. C'est-à-dire que du «bon» U2, pour l'essentiel, ne se résume jamais qu'à deux caractéristiques fortes: la voix de Bono Vox au service de mélodies pulsogantes, et la puissante polsation rythmique du groupe, mené par The Edge et ses *riffs-massues*. Mélodies gagnantes et rythmes imparables, il y en a plus là-dessus que de vertes vallées en Irlande. Avec leur morgue habituelle, les gaillards ne se sont pas contentés d'un timide retour à l'ère faste de l'album *The Joshua Tree* (1987): condamnés à revisiter leur propre forme, ils en ont carrément gavé le bon peuple.

Lequel est ravi. Mazette! Le *Rolling Stone* crie au chef-d'œuvre, la critique mondiale fait chorus. Ruée chez les disquaires. Il n'y a rien comme un bon bain



en eaux familières pour conforter le public — et la critique — dans l'idée que tout ne change pas tout le temps pour le pire et que l'univers ne court pas nécessairement à sa perte en compagnie d'Eminem. Si j'aime, moi, ce U2 à la sauce U2? Bien sûr. Naturalmente, comme disait Queneau. D'emblée, dès que les guitares mettent la gomme dans *Beautiful Day*, mon corps dit oui. Mieux, je transpose instantanément en spectacle, et je jouis d'avance: la chanson est à placer d'office entre *With Or Without You* et *Where The Streets Have No Name*, avant les rappels. Explosion de joie garantie sur facture. Pareil destin pour *Elevation*, *New York, Wild Honey* ou l'hymne *Peace On Earth*: dans les stades, ça va se chanter tout seul et fesser méchamment en même temps.

Cet album, c'est tout le U2 qu'on a aimé, en condensé. Rien n'écorche, tout accroche. Il y a même du U2 *soufflé* comme au bon temps d'*Angel Of Harlem* (1988): *Stuck In A Moment You Can't Get Out Of* est une autre réussite du U2 version afro-américaine. Si vous trouvez que je beurre épais, c'est voulu. Parce que bon, la vérité est que j'ai le bonheur un tantinet cynique. Je ne veux pas boudier mon plaisir, qui est grand, mais je sais aussi qu'on me fourque ici, sciement, ce que je veux. Trop. D'où ambivalence. C'est tellement bon mais tellement ciblé: on en cense ou on dénonce? Soyons moderne: se faire avoiser ET dénonçons. Se faire avoiser aussi formidablement, c'est quand même fichtrement agréable.

S. C.

POP

THE BEST OF BLUR (EMI)

En 1995, on parlait en Angleterre d'une lutte sans merci entre Blur et Oasis. Aujourd'hui, la question ne se pose même plus. Alors que les frères Gallagher se répètent sans cesse de manière futile, Blur a enfin pris ses distances avec le poids envahissant de la britpop. Sur ce *Best of*, on découvre, peut-être pour la première fois, que Blur a toujours été plus malin qu'on le pensait. Bien que le principe de la compilation ne livre pas toujours les résultats escomptés, l'écoute des singles de Blur est fort plaisante. Il y a un peu de tout sur ce disque; de la mélodie accrocheuse de *There's No Other Way* au charme typiquement britannique de *Country House*, du sublime duo avec Françoise Hardy *To The End* à l'hypnotisante *Beetlebum*. Pourtant, on sait que Damon Albarn et son fidèle complice Graham Coxon ne se gênent pas pour piller quelques trouvailles intemporelles à Ray Davies des Kinks. Mais bon, Blur a le mérite d'avoir survécu aux excès, à la prétention d'Albarn, de même qu'aux humeurs changeantes du quatuor. Témoin d'une époque, ces musiciens montrent avec un nouveau titre alléchant intitulé *Music Is My Radar* qu'ils ne cessent d'explorer de nouvelles directions. Une histoire à suivre.

DAVID CANTIN

HIP HOP

BOTTLES OF HUMANS

Sole

THEM

Them
(Anticon)

Pour ceux qui croient que le hip hop, c'est du pareil au même,

on recommande fortement l'écoute des disques du collectif californien Anticon. Dans la mouvance de l'Anti-Pop Consortium, cette cellule de créateurs ingénieux semble vouloir réécrire les règles d'un hip hop aussi drôle qu'intelligent. Sur des rythmes souvent complexes, ils récitent un *flow* qui parle de tout et de rien. Iconoclastes et isolés, ils se nomment Sole, Jel, Dose, Alias ou the pedestrian. Sole est devenu, par la force des choses, le porte-étendard de ce mouvement fertile. Plus facile d'accès que d'autres créations d'Anticon, *Bottles of Human* favorise la diversité. Sole cite Baudelaire, de même que le romancier Thomas Pynchon. Rien ne paraît prévisible dans ce monde intérieur aux résonances ironiques. Il faut toutefois un peu plus de patience pour comprendre où Them veulent en venir. Intégrant des textes en arrière-fond, l'album éponyme de cette étrange collaboration entre Dose et Jel passe du jazz au techno. Pas toujours facile à suivre, on reconnaît pourtant chez Anticon un désir de se démarquer du lot.

D. C.

CONTEMPORAIN

DROPPY BUTT BEGONE!

1-Speed Bike
(Constellation)

SEDATIFS EN FRÉQUENCES ET SILLONS

Fly Pan Am
(Constellation)

Même si certains membres de 1-Speed Bike et Fly Pan Am font partie du groupe montréalais Godspeed You Black Emperor!, il ne faudrait surtout pas confondre la musique des trois formations. Poussant encore plus loin les trouvailles du projet Exhaust, le percussionniste Aidan Girt s'intéresse aux collages électroniques *lofi* inusités mais jamais ennuyeux. Sur *Droppy Butt Begone!*, les rythmes semblent venir de partout et naissent d'accidents inventifs. Aidan Girt aime bien confondre ou faire réagir l'auditeur, afin de le surprendre au moindre détour. Aussi satirique que subversives, les pièces de 1-Speed Bike témoignent d'une urgence créatrice efficace. À partir de boucles sonores et de motifs répétés, Fly Pan Am retravaille une partie du matériel de son premier album sur le nouveau *Sédatif en fréquences et sillons*. Somnambule à souhait, ce rock conceptuel prend sens dans le long mouvement qu'il déploie. Aidan Girt y va même d'un remix, ce qui ne peut gêner les choses.

D. D.

PUZZLE

Tahiti 80
(Universal)

On imagine mal un groupe de rock d'origine française tenter l'aventure en anglais. On se souviendra que Noir Désir s'était déjà fait prendre au piège. Pourtant, voilà que Tahiti 80 réussit l'exploit avec brio sur *Puzzle*. Le groupe de Xavier Boyer et Pedro Resende rend un hommage authentique à ses idoles qui vont des Beatles aux Kinks. Il y a même une pièce qui s'intitule *Mr. Davies*. Parmi ses contemporains, on cite volontiers Gorky's Zygotic Mynci et Olivia Tremor Control comme des exemples à suivre. Sincèrement, l'album de Tahiti 80 n'arrive pas à de telles sommes mais parvient à convaincre avec des mélodies agréables. On sent parfois qu'il y a un manque flagrant de souffle et certaines idées se répètent. Toutefois, on pourrait difficilement dire trop de mal de ces chansons qui n'ont pas d'autre prétention que de faire rêver. *Puzzle* démontre que l'horizon musical français a autre chose à offrir au monde entier qu'une *frunch touch* devenue trop prévisible. Une curiosité amusante et peut-être contagieuse.

D. C.



LES ARTS

DISQUES CLASSIQUES

Boulez d'hier à demain
et toujours d'aujourd'hui

Curieuse coïncidence dans le monde du disque: se présentent simultanément sur mon bureau deux disques de musique de Pierre Boulez — le compositeur, pas le chef. Mieux encore: des inédits de sa jeunesse et les derniers fruits de son âge. Comment ne pas oser une sorte de panorama de l'itinéraire parcouru? Plongeons!

FRANÇOIS
TOUSIGNANTBOULEZ —
ORCHESTRAL WORKS
AND CHAMBER MUSIC

Pierre Boulez: Polyphonie X; Poésie pour pouvoir; Tombeau à la mémoire du Prince Max Egon zu Fürstenberg (Orchestre de la SWF, dir. Hans Rosbaud et Pierre Boulez); Structures II (Yvonne Loriod et Pierre Boulez, piano). Col Legno, coll. collage, WWE ICD 20509

La mémoire étant la faculté oubliée que l'on sait, voici donc un disque absolument nécessaire pour se rappeler ce que fut l'avant-garde des années d'après-guerre. Non seulement par le choix du répertoire — les œuvres présentées s'échelonnent entre 1951 et 1961 —, mais aussi par l'intérêt hautement historique: ce sont des enregistrements d'époque, de créations, pris sur le vif par la radio allemande. Encore des archives qui dormaient. Mieux encore: *Polyphonie X* et *Poésie pour pouvoir* sont des œuvres que Boulez a «retirées» de son «catalogue» et n'existent plus que sous la forme de bandes radio enregistrées lors des créations. Quelle veine!

En plus, les amateurs et passionnés possédant bien une copie vinyle de certaines de ces œuvres, mais combien en détiennent une version en disque compact? Voilà qui ajoute à la nécessité. Pour bien des jeunes, voire des érudits, certaines de ces pages ne restent malheureusement trop souvent que des repères de biographie ou des extraits de catalogue, des titres sans réalité sonore. L'écoute s'impose donc pour savoir ce dont on parle comme pour rafraîchir la mémoire ci-dessus prise à partie. Peut-être même faire des découvertes: je n'avais jamais entendu *Tombeau à la mémoire du Prince Max Egon zu Fürstenberg* (en fait une sorte de première version de *Pli selon pli*) non plus que les deux autres

œuvres «orchestrales»; il faut bien apprendre à tout âge, n'est-ce pas?

Dans les pièces orchestrales, Boulez se révèle encore d'une originalité et d'une poésie sonore très singulières. Il impose son statut de légitime héritier de Webern tout en flirtant avec une certaine palette d'instrumentation qui le rapproche de ce Schönberg qu'il venait tout juste de déclarer mort. Le «pointillisme» dont a accusé cette esthétique a perdu de sa virulence revendicatrice. Il n'en reste que l'affirmation d'une nouvelle esthétique, triomphante avec superbe, et la joie des territoires nouveaux.

Ce qui passionne au plus haut point, les nombreux adorateurs de Répons n'en reviendront pas, c'est *Poésie pour pouvoir*, avec son utilisation — en 1958! — de l'électroacoustique à la Varèse et de la «musique concrète» style Pierre Schaeffer combinée avec les sons instrumentaux; c'est l'aube du «mix-média» et si la technologie date, l'esprit est résolument actuel. Non seulement sent-on avec passion le laboratoire grouillant d'idées, la vie même exsude de partout, malgré la noirceur du propos qui colle au contexte historique et qui, en un sens n'a pas vieilli. On mesure alors la grandeur du génie (et la minceur de ses épigones qui hantent encore trop nos scènes de concert). Que reste-t-il alors? La voix du poète. Schumann, Chopin, Debussy, Webern cristallisés en un moment de grâce exceptionnel, malgré quelques petites longueurs. On peut un peu sourire aujourd'hui de certains traits stylistiques; ils furent ceux d'une époque tout comme certains insignifiants affects le furent autrefois et qu'on prise de nos jours en mauvaise musique baroque.

Un peu d'indulgence quant à la technique est ici de bon aloi. De même que pour une certaine raideur dans le geste des interprètes: tous découvrent et apprennent, sans référence aucune, ce nouveau métier que les jeunes musiciens d'aujourd'hui, forts de cette histoire, abordent avec infiniment plus d'aisance. Maurice Fleuret clamait à cette époque, enthousiasmé, que la musique se cherchait. Curieusement, aujourd'hui, il faut presque lui donner tort: elle se trouvait! — surtout sous de telles plumes.

Autre élément pour collectionneurs, la version «de création» du second livre de *Structures*, pour deux pianos, avec aux pianos le compositeur et Yvonne Loriod, épouse de Messiaen. Qui peut résister ne sait de quoi il se prive. Un beau document musical, certes. Mieux encore, cela complète un disque ESSENTIEL pour combler des trous de l'Histoire et dont on ne peut que déplorer que le livret soit si maigrement documenté.



Le compositeur Pierre Boulez.

JACQUES GRENIER LE DEVOIR



La préparation est effectivement un peu négligée, même dans l'identification des plages. C'est regrettable, car un néophyte de bonne volonté pourrait y perdre un peu de son latin, ce que cet enregistrement ne mérite pas. Imaginez: pour savoir ce qui joue, il faut regarder le disque (là, les plages sont identifiées), mais hic: le disque, lui, est dans le lecteur. Problème.

Encore une fois dans ce genre de répertoire, si cette nouveauté est un peu difficile à trouver, le producteur recommande une visite à son site Web: www.col-legno.de. Ce sera aussi peut-être votre première transaction en cybermagasinage. Le titre de la collection, col legno, veut dire avec le bois (de l'archet); et ici, l'archet est bien tendu, fait de

bon crin et de bon bois.

PS.: Je n'ai pas pu savoir ce que le compositeur lui-même pensait de cette remise sur la place publique d'œuvres qu'il a auparavant reniées. Il est des cas où l'avis du créateur importe peu, lui qui est si auto-critique. Seul compte alors ce que, musicalement, malgré les inachèvements, l'auditeur ressent. Monsieur Boulez, vive ce disque qui comble un immense trou, qui montre votre immense force.

PIERRE BOULEZ: SUR
INCISES; ANTHÈMES 2;
MESSAGESUISSE.

Ensemble InterContemporain, Hae-Sun Kang, violon; Ensemble de violoncelles de Paris; Jean Guhen Queyras, violoncelle. DGG 20/21 463 475-2

À l'autre extrémité du spectre, voici les dernières productions de Boulez. Le répertoire est à l'image du compositeur. Boulez, en effet,

aime, voire adore retravailler ses œuvres. Ainsi on trouve moult «versions» du *Marteau sans maître*, des ré-écritures des *Improvisations sur Mallarmé* et que sais-je encore... Son esprit curieux semble travailler sur un petit groupe d'idées que toujours il transforme au rythme de son évolution (de *leur*), comme s'il avait peur de mettre un point final à quoi que ce soit.

Anthèmes 2 est donc une «révision» d'*Anthèmes*, pour violon seul, cette fois avec l'ajout de l'utilisation de l'espace par le biais de l'électronique en direct. Un peu à la manière de *Dialogue de l'Ombre double*, où la clarinette était alors sollicitée. Dans cette œuvre, généralement, l'électronique donne les sons standards et la clarinette live les sons «spéciaux»; ici, comme on n'a pas l'expérience du concert, une certaine aura de mystère plane, même quand on compare à l'original.

Un original qui était déjà bien beau. L'ajout de l'électronique apporte un nouvel éclairage sur la profondeur de la pensée, de l'imagination et de l'art du compositeur. Le formidable pouvoir d'intégration de Boulez explose en une munificence de sonorités sidérante. O, si vous n'aimez pas le «son» de la musique contemporaine, écoutez de toute urgence ces plages du disque. La sensibilité affleure, frissons doux de la volupté acoustique, d'un amour passionné des sons. Qui eût cru qu'on put parler de Boulez en ces termes? Pourtant, ils sont presque inappropriés tant la musique est bouleversante.

Comme la technique d'enregistrement est renversante, on sent l'espace, cet espace qui fascine Boulez depuis sa *Polyphonie X* de tout à l'heure.

Sur Incises est le développement (la ré-écriture, la recomposition, allez savoir) de *Incises*, une pièce pour piano seul qui se voit enrichie en une vision pour trois harpes, trois pianos et trois percussions-claviers (marimba, xylophone, glockenspiel, vibraphone etc.). Le dialogue entre sévérité et sensualité est passionnant à suivre. On adore le moindre moment d'attention que cette musique impose, même dans ses gestes plus ordinaires, plages de repos un peu convenues où Boulez s'amuse à être jeune (et avoue l'influence digérée de Ligeti de belle manière, celle des grands).



On se pâme des espaces de réflexions où le timbre domine et lors desquels chaque note trouve une juste place qui amplifie l'univers intérieur. On entend même, quelle ironie! qui montre l'ouverture de l'oreille de Boulez, des sortes de citations des passages les mieux réussis de Steve Reich (*Desert Music*).

On entend de la musique de géométrie. Celui des points, de la ligne, des courbes, du dessin et du dessin. Cela aussi, l'enregistrement le rend bien: correctement installé, on perçoit le moindre cheminement de la perspective sonore entre les instruments. Les audiophiles n'en croiront pas leurs oreilles tant les merveilles techniques de la DGG dans cette collection 20/21 sont impressionnantes.

La troisième œuvre du disque est plus connue. Belle, certes, mais moins accomplie que les autres. Si la musique impose toujours qu'on l'entende, c'est la qualité de l'interprétation qu'il faut souligner ici. L'engagement des musiciens est absolu. Voilà le grand privilège qu'a conquis Pierre Boulez: on ne s'attaque à sa musique qu'avec le respect digne des plus grands. Le point un peu sec des années de jeunesse devient résonnant, vibrant. J'ose une périphrase: cette musique est à mettre en parallèle avec les enluminures médiévales et les toiles de Klee.

Les images, toutes suggestives qu'elles se veulent, ne rendent cependant pas pleine justice au vrai sonore, cette joie de la musique bien faite qui est si généreusement offerte par Boulez. Après avoir entendu cela, on a le droit d'être déçu par «l'autre» musique contemporaine qui cherche la séduction facile; car celle de Boulez cherche tant la hauteur de vue que son partage immense. Si immense en fait qu'on aspire à s'y hisser.

EXPOSITION
MICHÈLE DROUIN
JUSQU'AU
25 NOVEMBRE
WADDINGTON & GORCE
1446, rue Sherbrooke Ouest
Montréal H3G 1K4
Tél.: 847-1112 Fax: 847-1113
Du mercredi au samedi de 10 h à 17 h
E-mail: wadgorce@total.net
Web: <http://www.waddington-gorce.com>

CIRCA
MARIA JOSÉ SHERIFF
ET SON INVITÉ
JEAN-PIERRE MORIN
Du 18 novembre au 23 décembre 2000
Vernissage le samedi 18 novembre de 15 h à 18 h
372, rue Sainte-Catherine Ouest # 444 Tél.: 393-8248
du mercredi au samedi de 12 h 00 à 17 h 30
Le Centre d'exposition Circa remercie le Conseil des Arts et des lettres du Québec et le Conseil des arts de la Communauté urbaine de Montréal.

Novembre: le mois du conte
Il était une fois...
avec Kim Yareschkevskava
contes pour
les 8 à 88 ans.
Samedi 25 novembre 19 h.
à la Maison des arts de Laval
Billetterie
450.667.2040

Pierre Blanchette
Nimbis - œuvres récentes
Jusqu'au 9 décembre
GALERIE SIMON BLAIS
350, rue Clark, Montréal H2T 2T5 514 849 1165. Ouvert du mardi au vendredi 9 h 30 à 17 h 30 et le samedi 10 h à 17 h.

Micheline Beauchemin
conservateur invité
René Blouin
Du 16 novembre au 9 décembre 2000
350 av. Victoria, Westmount, Qc H3Z 2N4
tél.: (514) 488-9558 métro Vendôme
du mardi au vendredi: 11 h - 17 h 30
samedi: 10 h - 17 h
CENTRE DES ARTS VISUELS
Galerie McClure
VISUAL ARTS CENTRE

Exposition
jusqu'au 17 décembre 2000
ENTRÉE LIBRE
LA MORT
RÉFLEXION LITTÉRAIRE ET VISUELLE
Il faut parfois être confronté
à la mort pour découvrir le
véritable sens de la vie:
vivre, tout simplement vivre.
Réjean Thomas, md
Suzelle Levasseur, 1988
Maison de la culture Marie-Uguay
6052, boulevard Monk
Métro Monk, autobus 36 Est
Mardi au jeudi: 13 h à 19 h
Vendredi au dimanche: 13 h à 17 h
Renseignements: (514) 872-2044
www.ville.montreal.qc.ca/maisons

MUSÉE D'ART CONTEMPORAIN DE MONTRÉAL
Québec ::
Le paysage à travers
la collection du Musée.
IDÉES DE PAYSAGE,
PAYSAGES D'IDÉES
Du 3 novembre 2000 au 1er avril 2001
Renseignements: (514) 847-6226
Métro Place-des-Arts
www.mamc.org

«Ne poursuivant pas une idée architecturale, mais simplement guidés par les effets du calcul (dérivés des principes qui gèrent notre univers) et la conception d'un organe viable, les ingénieurs d'aujourd'hui font l'emploi des éléments primaires et, les coordonnant, suivant des règles, provoquant en nous des émotions architecturales, faisant ainsi raisonner l'œuvre humaine avec l'ordre universel. Voici des silos et des usines américaines, magnifiques prémices du nouveau temps. Les ingénieurs américains écrasent de leurs calculs l'architecture agonisante.»
- Le Corbusier

Entre le canal de Lachine et le Vieux-Montréal, à la frontière ouest du Vieux-Port, le long du bassin de la Pointe-du-Moulin, se dresse un ensemble monumental, digne symbole de l'industrialisation et de la modernisation du Canada: les silos du port de Montréal. Objets urbains honnis ou admirés, ils sont le sujet de rêves et de projets depuis qu'ils sont désaffectés, disponibles et situés dans un lieu hautement convoité! Avec la vague de développement immobilier qui déferle sur Montréal, il est encore heureux qu'un tel lieu soit encore vacant et que des groupes de professionnels veuillent investir temps et imagination dans la recherche architecturale et urbaine. De quoi être rasséréiné et espérer un avenir meilleur.

MICHÈLE PICARD

Construction mythique nord-américaine par excellence, le silo a été et demeure une part importante du paysage et de l'identité du Vieux-Montréal, bien que le silo soit devenu un espace et un environnement industriel en désuétude. Récemment, des groupes et des individus se sont penchés sur l'avenir de cette superstructure d'une autre époque. Forts de l'élargissement de la réflexion des dernières années sur le patrimoine, Docomomo Québec (DOcumentation, COnservation, MOuvement Moderne) a donc organisé une «charrette d'architecture» visant à stimuler des propositions de recyclage du silo n° 5.

Cinq équipes composées d'architectes, de designers et d'historiens, c'est-à-dire plus de cinquante professionnels, se sont penchées sur le projet de mise en valeur de l'élevateur à grains n° 5 du port de Montréal. Ces concepteurs ont été choisis pour leurs intérêts particuliers envers le patrimoine moderne, Docomomo Québec et les silos, ainsi que pour la pertinence de leur recherche, explique France Vanlaethem, présidente de l'organisme.

Cette charrette architecturale s'est déroulée dans le cadre d'activités élaborées sur l'avenir du silo n° 5, série qui a débuté par une journée d'étude tenue à l'automne 1998 au Centre canadien d'architecture sous le titre: *Le silo n° 5 du port de Montréal et son secteur: le passé, l'avenir*. En 2000, l'initiative s'est poursuivie sous l'égide de l'Association québécoise pour le patrimoine industriel (AQPI), d'Héritage Montréal, de Docomomo Québec, de Quartier Éphémère (Silophone) et du Centre d'histoire de Montréal, par une série d'événements, dont les concerts de silos, la charrette architecturale, un forum public et une exposition.

Mais l'exercice de réflexion urbaine amorcé depuis quelque temps sur ce géant presque centenaire s'est concrétisé pendant la fin de semaine des Journées de la culture, les 29 et 30 septembre et 1^{er} octobre derniers. Ainsi, les équipes multidisciplinaires bénéficiaient du soutien d'un ingénieur, Jacques Chartrand (Knoll, Chartrand, Knoll, ing.) et étaient appuyées par un spécialiste en patrimoine et un membre du public dans chaque équipe. Une ambiance de saine émulation régnait dans les ateliers où les cinq équipes étaient accueillies à l'École de design de l'UQAM (dessinée par Dan S. Hanganu, 1996). Par ailleurs, ni l'école ni les architectes n'avaient négligé les efforts de matériaux et de lieu, transportant ordinateurs et collaborateurs, construisant maquettes réelles et virtuelles afin de mieux entrevoir des usages pour le mastodonte de béton de près d'un demi-kilomètre de long.

Les données historiques recueillies en première phase ont servi de base aux équipes qui ont usé de

FORMES

leur imagination et de leur expertise pour résoudre le problème de réutilisation de cet équipement laissé à l'abandon par un déplacement des activités portuaires. Édifié en quatre étapes: 1906, 1913, 1924, 1958, l'élevateur n° 5 illustre l'évolution des techniques de construction des élévateurs à grain, d'abord en acier, ensuite en béton armé. La conception des plans avait été confiée à la firme d'ingénieurs-conseils John S. Metcalf Co. de Chicago.

Ruine moderne

Charrette sur le silo n° 5 Un monument aux bâtisseurs

Dan S. Hanganu: comprendre l'objet

L'immense vaisseau est recomposé et renommé en fonction des porteurs de formes-usages actuels et potentiels. Donc, trois silos construits en trois phases à l'aide de trois technologies appelant trois types d'intervention: la structure exposée du silo central; la ruine, l'abandon à la nature et au temps du silo ouest; la réintégration à la vie urbaine par l'appropriation des éléments physiques, une salle ouverte aux usages publics à la base, le contenant utilisé en instrument ouvert à l'expérimentation, une salle-auditorium suspendue dans la structure, une promenade aérienne.

Boutros & Pratte et OC/Ouvrage Collectif: mode d'emploi

Dans son approche tridimensionnelle, l'équipe a privilégié un parcours urbain, par l'implantation de convoyeurs. La structure horizontale massive est évidée pour mettre en valeur le filtre et la transparence du silo, révélant l'arrière-scène.

Cette déconstruction du silo sert à mettre en valeur les éléments qui le composent et accentue la mise en valeur de l'élément horizontal souligné par une promenade, un belvédère.

Groupe de travail Docomomo Silo: les chemins de «faire»

La valeur monumentale qui prévaut dans l'approche de l'équipe amène à considérer une série d'éléments évocateurs, le socle, le parcours vertical, le parcours horizontal et les habitacles. Ainsi, des interventions ciblées créent une place publique surhaussée, soulignant les parcours et ajoutant des structures gonflables translucides suspendues aux parois utilisées comme lieu d'observation, sont porteuses de sa mise en valeur.

Atelier Brag/Atelier In Situ: la machine à voir, voir d'ouest en est

Dans leur manière habituelle de voir et d'expérimenter l'architecture et le milieu urbain, les Ateliers ont proposé une intervention, une visite continue de l'espace industriel. À l'aide de transbordeurs, de courroies de transport et de tapis roulants, un parcours simulé à la manière du grain évoque une époque révolue, disparue. Le silo devient un observatoire dynamique.

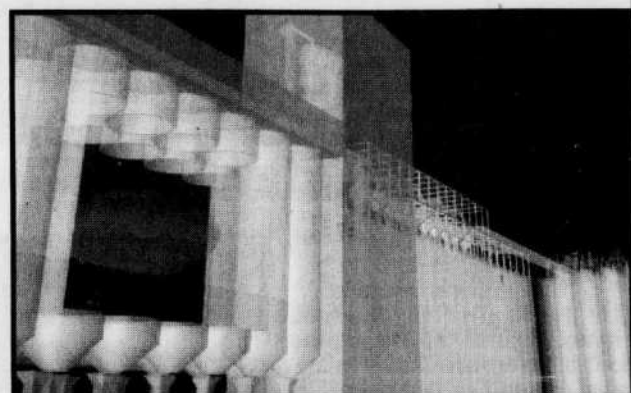
Lemoine, Lapointe, Magne, architectes: silo mémoire, silo d'eau, silo en jachère

Compte tenu de la charge émotive mais aussi poétique de la structure, cette équipe a choisi une stratégie d'appropriation des éléments dans le but d'en changer la perception négative et de laisser agir ce vaste laboratoire. Que ce soit le silo d'eau ou le silo en jachère, le silo se plie à merveille aux usages contemporains à venir.

Passé, présent, futur

Les projets de la charrette Docomomo ont été rendus publics à l'occasion d'un forum organisé par l'Association québécoise pour le patrimoine industriel (AQPI), les 6 et 7 octobre derniers. Urbanistes, architectes, historiens, artistes et spécialistes ont discuté des propositions des équipes et de l'avenir du silo. Plus de 100 personnes y assistaient et les projets ont orienté les discussions sur un terrain ouvert à l'imagination et à l'invention.

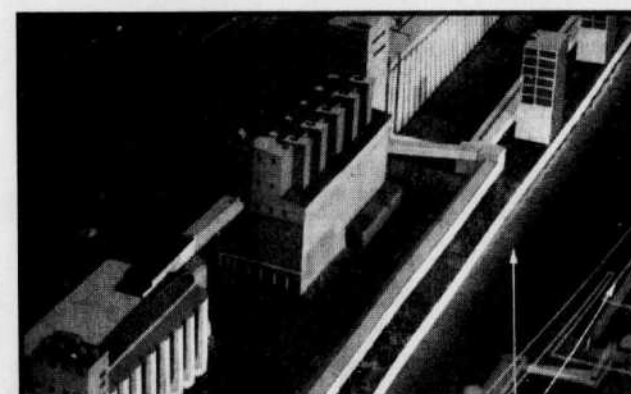
Tous s'accordent à dire que ces bâtiments sont devenus vétustes depuis 1994 et qu'ils n'ont plus raison d'être dans leur forme première, puisque les activités du lieu ont été déplacées vers le nouveau port dans l'est. Rappelons que les élévateurs à grain, structures typiquement nord-américaines, sont imposantes par la forme et le volume mais aussi par le témoignage irremplaçable dont il éclaire l'histoire sociale et économique du pays. À ce compte, cet exercice collectif est on ne peut plus louable étant donné la planification en vase clos qui est le lot de beaucoup de projets actuellement. Dans ce cadre, il convient de se féliciter de l'initiative et de la collaboration des groupes qui ont su provoquer la réflexion. Ils ont aussi fait appel à la disponibilité et à la générosité d'un grand nombre de penseurs, qui ont mis leur expertise au bien-être de la collectivité et de l'avenir. Souhaitons que cet exercice ouvrira les yeux d'éventuels développeurs ou propriétaires sur le caractère particulier des lieux. La conservation et la réutilisation de ces silos permettront peut-être un jour au grand public de les expérimenter et de faire une découverte urbaine peu commune.



Dan S. Hanganu.



Boutros et Pratte et OC/ouvrage collectif



Groupe de travail Docomomo Silo



Lemoine, Lapointe, Magne architectes



REGARDS OBLIQUES

Silo n° 5: une exposition d'histoire d'art et d'architecture

Découvrir ce monument industriel à travers les projets, dessins et projections de la charrette. Visiter en images les silos, qui ont marqué la culture nord-américaine, en s'imprégnant de leur environnement visuel et sonore. Comprendre l'histoire et l'architecture des silos et partager la mémoire de ses travailleurs. De magnifiques photographies, signées Diana Shearwood, complètent à merveille cette exposition découverte. Jusqu'au 3 décembre au Centre d'histoire de Montréal.

<http://www.ville.montreal.qc.ca/chm/chm2.htm>

À visiter: le site de Silophone, qui rend hommage à ce monument industriel transformé en réservoir sonore. Branchez vos haut-parleurs et attachez vos ceintures.

<http://www.silophone.net/>

À la suite de cette «charrette», l'actualité a lancé un concours d'idées intitulé «Quel avenir pour le silo n° 5?». Envoyez vos suggestions les plus sages et les plus folles à:

<redaction@lactualite.com>
michelepicaard@videotron.ca

IDM

Institut de Design Montréal

390, rue Saint-Paul Est
Marché Bonsecours (niveau 3)
Montréal (Québec)
Canada H2Y 1H2
Téléphone: (514) 866-2436
Télécopieur: (514) 866-0881
Courriel: idm@idm.qc.ca
Site Web: <http://www.idm.qc.ca>

Pour Noël, pensez originalité et qualité... Pensez Design!

Pour des cadeaux qui sortent des sentiers battus...

une visite à la Galerie de l'IDM s'impose!

À l'occasion de la période des fêtes de fin d'année, la Galerie de l'Institut de Design Montréal souhaite inviter tous ses clients à venir découvrir ses nouveaux produits.

Ayant renouvelé plus de la moitié de notre inventaire, nous vous proposons une sélection de cadeaux originaux, alliant esthétique et fonctionnalité, recherche et qualité, bref design.

DESIGN QUÉBÉCOIS ET D'AILLEURS

On trouve à la Galerie de l'IDM de nombreuses créations québécoises de designers réputés, ainsi que des objets de créateurs étrangers qui représentent le design dans toute sa diversité.

SPÉCIAUX DU TEMPS DES FÊTES

À compter du 1^{er} décembre, la Galerie vous offre des rabais sur une série d'articles. N'oubliez pas qu'avec la

carte des Amis de la Galerie, vous bénéficiez de 10% d'escompte en tout temps.

OÙ NOUS TROUVER?

390, rue Saint-Paul Est
Marché Bonsecours (Niveau 2)
Montréal
Tél.: (514) 866-2436, poste 21

Galerie
IDM

OBJETS DESIGN... POUR VOUS!

Heures d'ouverture de la Galerie de l'IDM :
Tous les jours de 10 h à 18 h.